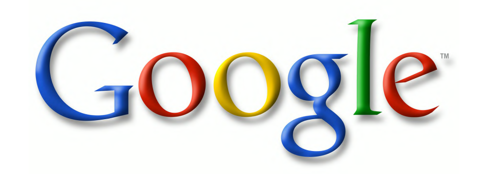





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

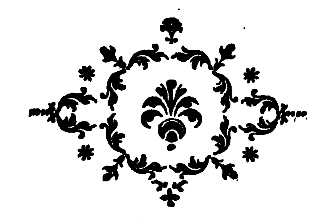


ESSAIS
SUR DIVERS SUJETS,

PAR M. DE C***.

Garde du Corps du Roi, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Villefranche, & de la Société Littéraire-Militaire de Besançon.

Diversos diversa juvant.
Cor. Gallus, Eleg. IV.



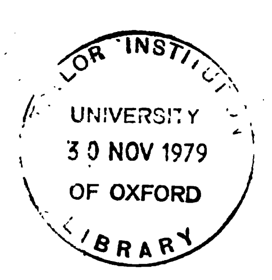
A LONDRES,
Et se trouvent à Paris,
Chez LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.

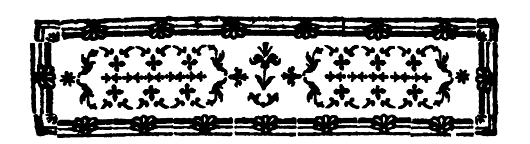
AVIS.

Vous trouverez dans cet ouvrage-ci
Du paſſable, du bon, & du mauvais auſſi ;
C'eſt ſur ce pied qu'on vous le livre,
Lecteur, attendez-vous-y bien :
Voilà le portrait de tout Livre,
Comme c'eſt le portrait du mien.

Epig. imit. de Mart. par le P. du Cerceau.



ESSAIS



ESSAIS SUR DIVERS SUJETS.

ÉPITRE * A M. DE B***.

GARDE DU CORPS DU ROI.

O TOI, qui m'appris à connaître
Les purs attraits de l'amitié ;
Cher Ariste, tu m'as vu naître,
Ton cœur à mon cœur est lié ;
Et, dès la plus tendre jeunesse,
Je n'ai déposé qu'en ton sein
Tous ces quarts-d'heure de faiblesse,
Effets d'un goût trop incertain.
Des plaisirs faisant mon idole,
Tu le sçais, j'ai cherché chez eux
Le bonheur dont mon ame est folle.
Mais les cruels trompant mes vœux,

* Insérée dans le Mercure de France, Janvier 1758, second volume, page 49.

A



Me confiant en leur parole ;
Plongé dans des excès honteux ;
Je n'ai goûté qu'un bien frivole
Qui ne m'a jamais fait heureux.
Trop longtemps d'une humeur légère ;
Qu'aucun objet ne put charmer,
J'eus souvent le bonheur de plaire,
Mais jamais la douceur d'aimer.
Oui, je t'en fais l'aveu sincère,
Jamais des amoureux lauriers
Je n'ai voulu ceindre ma tête:
Une difficile conquête *
N'a rien pu sur mes sens grossiers.

Voulant changer de destinée,
Et de mes maux finir le cours ;
Bientôt le joug de l'hyménée
S'appesantit sur mes beaux jours.
Aujourd'hui la reconnaissance
Resserrant les nœuds du devoir,
Me fait aimer par complaisance,
Ou du moins me le fait vouloir.
Le sort, à mes vœux inflexible,
Ma fait perdre la liberté
Aux pieds d'une jeune beauté
A mes feux peut-être sensible.
De ces deux objets enchanté,

---

* C'étoit le goût d'Horace, comme il le dit lui-même dans ce vers, liv. I, sat. II.

Namque parabilem amo venerem, facilemque.

C'étoit aussi le goût de Regnier, epit. II, p. 19, de l'édit. de Londres.

Mon cœur, qui s'oublie & s'ignore ;
Ce cœur à jamais malheureux,
Ami, toutes deux les adore,
Si l'on peut en adorer deux.
De ce ſecret dépoſitaires
Ces vers, enfans de ma douleur,
Vont t'inſtruire de mon ardeur ;
Et, de mes tourmens ordinaires,
Te montrer juſqu'où va l'horreur.
Tu les partageras peut-être,
Ou tu me plaindras tout au moins.
Pourquoi, loin de moi, par tes ſoins
Ne peux-tu réformer mon être ?
Pourquoi ? .... cher Ariſte, il ſuffit,
Ce papier, trempé de mes larmes,
Sans doute en a déjà trop dit.
En vain te ferais-je un récit
De mes peines, de mes allarmes ;
Ce récit ſeroit mal écrit ;
Car la douleur qui m'attendrit
Seule me fait ſentir des charmes,
Et la douleur n'a pas d'eſprit.

RÊVE.

*A MADEMOISELLE DE ***.*

DANS une épaiſſe nuit où toute la nature
S'abandonnoit ſans doute aux douceurs du
ſommeil,
D'un ſonge ſéducteur l'agréable impoſture
Vit arriver trop tôt l'inſtant de mon réveil.

Oui, Mademoiſelle, je rêvois dans cette épaiſſe nuit; &, comme vous l'allez voir, vous étiez pour quelque choſe dans mon rêve. Les amans ſont en poſſeſſion d'en faire depuis un temps immémorial. Vous auriez très-mauvaiſe grace de me chicanner un droit que j'appuye ſur des titres inconteſtables. Amant & poëte, en faut-il davantage pour rêver impunément ? Je doute, ſi vous exceptez l'engeance des nouvelliſtes, ces fous de l'eſpèce la plus ſérieuſe, dont les diſcours du jour ne ſont bien ſouvent qu'une répétition des rêves de la nuit, je doute, dis-je, que vous trouviez quelqu'un qui rêve à plus juſte titre que moi. Mais je m'écarte de mon ſujet & il eſt temps d'y revenir. Je rêvois, mademoiſelle, que je m'étois embarqué ſur la plaine liquide;

Le ciel étoit ſerein, je voguois ſur les ondes,
Bien moins au gré des vents qu'au gré de mes deſirs.
Neptune renfermé dans ſes grottes profondes
Laiſſoit en liberté ſouffler les doux zéphirs.

Mais que le calme eſt trompeur, &

qu'il avoiſine ſouvent l'orage lorſqu'on y penſe le moins ! Tout change en un moment. Je me trouve en butte à la fureur des vents déchaînés. Ces badins Zéphirs, que je ne ſuſpectois d'aucune tricherie, cedent la place au fougueux Borée. Les vagues s'agitent, s'enflent tout à coup, s'élèvent & retombent avec un bruit horrible. Les airs !... Ici, Mademoiſelle, je vous fais grace d'une tempête des plus furieuſes. Si, par une fatalité de façon de penſer, que je ne vous connois pas, cette omiſſion a le malheur de vous déplaire ; ouvrez quelques romans, quelques pièces de théâtre, vous y trouverez amplement de quoi vous en dédommager ; ou, ſi le haſard vous ſert mal dans cette recherche, conſultez le premier poëme épique qui vous tombera ſous la main, vous y lirez infailliblement le récit pompeux des horreurs que j'ai eſſuyées.

La foudre ſeule éclaire, en cette nuit affreuſe.
L'Olympe ſe dérobe à mes triſtes regards.
Je vois avec effroi une mer orageuſe
N'offrir de tous côtés que d'horribles haſards

Je frémis, & mon ame, incertaine & tremblante,
Paroît s'anéantir sous le poids du malheur ;
Mais Neptune s'appaise ; &, sur l'onde écumante,
Jette un coup d'œil heureux qui calme sa fureur.

Le ciel, devenu plus serein, me laisse voir une isle vers laquelle les flots m'avoient poussé. J'y aborde, je ne sçais trop comment. Cette isle n'est pas habitée ; &, bientôt plongé dans la plus cruelle perplexité, je me vois réduit à affronter de nouveaux dangers dans un vaisseau brisé, ou à mourir privé des choses nécessaires à la vie. Des ronces, des épines, quelques arbres dépouillés de verdure, des fruits amers, des herbes empoisonnées sont les tristes productions que la nature marâtre étale dans cette isle. Incertain, tremblant, furieux, je parcours d'un œil égaré tous les lieux qui m'environnent. Une caverne, pratiquée au pié d'un rocher, offre un aspect effrayant. Je m'en approche ; j'y entre avec cette espèce de sécurité que semble donner le comble des maux à qui il ne reste

d'autre espérance que de n'en point avoir *. Mais, grands Dieux ! quand je crois servir de pâture à un ours affamé ; quel objet se présente à mes yeux ! c'étoit vous, belle R***. Sur un lit de mousse, vous goûtiez les douceurs d'un sommeil tranquille. Alors, tout me charma ; vous prêtâtes des attraits à ces lieux sauvages ; la nature s'embellit ; les objets les plus hideux se peignirent à mon imagination sous une forme aimable ; ce séjour affreux devint un séjour enchanté pour moi. Je ne vous dirai pas combien votre attitude étoit touchante ; qu'il vous suffise de sçavoir qu'après avoir quelque temps combattu ma timidité, qui vouloit que je vous laissasse dormir, mon amour fut d'avis de vous réveiller, & qu'il l'emporta sur cette vertu des

---

* Mon unique espérance est de n'en point avoir.

Racine dans Bajazet.

Le salut des vaincus est de n'en point attendre.

Racan dans ses Berg.

Vers traduits de celui-ci :

Una salus victis nullam sperare salutem.

Virg. En.

amans d'autrefois : la timidité céda ; un baiser . . . . J'en étois là, quand un maudit réveil

Assez mal à propos vint terminer mon songe.
Excusez mon amour & ma témérité,
Charmante R . . . . : de ce joli mensonge,
Vous pouvez seule, hélas ! faire une vérité.

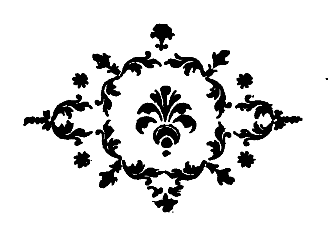
MADRIGAL.

QUAND on joint aux talens l'esprit & la beauté,
Les graces, l'enjoument & sur-tout l'art de plaire,
Et l'aimable pudeur de la jeune bergère
Aux dehors imposans d'un air de dignité ;
Sur des levres que peint la douce volupté,
Quand la médisance sévère
N'a jamais fait rougir la vérité ;
Quand on rassemble enfin les dons de la nature,
Cultivés avec soin, & par l'art embellis,
Ne mérite-t-on pas de remporter le prix
Sur ces beautés que l'imposture
Fait tous les jours adorer dans Paris ?
Oui : mais, me dira-t-on, quels objets accomplis
Peuvent prétendre à ce comble de gloire ?
Il en est un ; &, pour le croire,
Il suffit de connoître IRIS.



AUTRE.

COLIN trouva l'autre jour Isabelle
Egarée au milieu d'un bois ;
Ah ! dit-il, sous vos dures loix
Jusques à quand languirai-je, cruelle !
A mes desirs toujours rebelle,
Sans nul espoir de toucher vos appas,
Vers le hameau faut-il guider vos pas ?
Parlez. Oui-da, Colin, je le veux, lui dit-elle,
En fixant sur lui ses beaux yeux :
Mais de ces eaux le doux murmure,
De ces arbres voisins la naissante verdure,
Des oiseaux d'alentour les accens amoureux ;
Qui peignent une joie aussi vive que pure,
Au loin, de ces coteaux l'innocente parure ;
Un air frais & voluptueux ;
Sous cet ombrage une retraite obscure....
Tout m'engage à bannir un importun souci ;
Tout, cher amant, dans la nature
M'invite à m'arrêter ici.



REPONSE *

*Pour M. le P. C*** à des vers que lui avoit adressés M. le P. de F*** au sujet d'une perspective.*

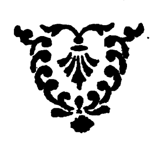
L'ESPRIT, cette source abondante
D'où naissent la feinte & l'erreur,
Flatte, séduit, transporte, enchante,
Par un langage suborneur,
Souvent désavoué du cœur :
Oui ; mais un ami plus sévère
Ne dit jamais que ce qu'il sent :
Chez lui l'esprit toujours sincère
N'est que l'écho du sentiment.
Ainsi, quand à ma perspective
Ta muse accorde un encens précieux,
Son langage, des sens expression naïve,
Est le fruit des transports qu'ont éprouvé tes yeux.
Pour moi, qui suis aussi leur voix toujours fidelle,
Je trouve que la tienne excelle
Dans la noble simplicité :
L'élégante variété
Ne la rend pas moins belle
Que ce morceau dans tes vers si vanté.

---

* Cette petite pièce a paru sur les feuilles hebdomadaires de Lyon dans le mois de Juillet 1757.

Ah ! si jamais les doctes Fées
Vouloient habiter parmi nous,
F***, ce seroit chez vous,
Que, négligeant pilastres & trophées,
Elles établiroient leur charmant rendez-vous.
Eloignés de la jalousie,
Jouissons réciproquement*
De ces heureux fruits du talent.
Sur mes plaisirs jamais l'envie
Ne versera son fiel affreux.
Voisin de l'homme de génie,
De l'homme aimable & vertueux,
Du philosophe, du vrai sage ;
A ce fortuné voisinage,
Ami, je borne tous mes vœux.
Hélas ! en faut-il davantage
A qui connoît l'art d'être heureux ?

* Ces deux perspectives pratiquées au fond d'un jardin, sont vues de Messieurs C... & de F... c'est un des moindres avantages que la proximité de leurs hôtels leur procure. L'aménité de caractère, la délicatesse de l'esprit, un goût éclairé pour les talens, sont les liens qui cimentent leur société. Je suis fondé à faire cet éloge de M. C... que j'ai l'honneur de connoître, & je ne fais que répéter ce que le public pense de tous deux.



IMITATION *

De ces vers de Virgile, Eglog. VII, v. 61.

Populus Alcidæ gratissima, vitis Iaccho :
Formosæ myrthus Veneri, sua laurea Phœbo.
Phyllis amat corylos : illas dùm Phyllis amabit,
Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.

Le peuplier plaît au grand Dieu des Thraces,
La vigne est très-chère à Bacchus,
Le myrthe à la reine des Graces,
Et le laurier au blond Phébus.

* Cette petite pièce est tirée d'une brochure qui fut publique *incognito* en 1756, sous le titre de poësies diverses. Le choix des matières, plus blamable, en quelques endroits, que la manière dont elles étoient traitées ; les fautes de l'imprimeur, plus grossières encore que les miennes, tout contribuoit à en faire quelque chose de fort au-dessous du mauvais. Cette brochure étoit précédée d'une autre, qui ne valoit guère mieux, intitulée, *Le temps perdu*. Dans ce livre, dit alors M. Maçon, Trésorier de France, dans un recueil de ses poësies badines & galantes, on ne trouve rien de bon que le titre. En effet, ce titre étoit bon en ce qu'il donnoit prise à l'épigramme ; & j'en aurois sans doute essuyées de toutes les sortes, si mon ouvrage eût été au moins médiocre. Dire du mal d'un écrit qui n'a pas ce foible avantage, c'est comme si l'on critiquoit une pièce de théâtre après sa chute, comme si l'on accabloit de coups un homme couché par terre & hors d'état de se relever.

Sylvie aime une fleur nouvellement cueillie ;
Et cette fleur, qu'aime Sylvie,
Est cent fois plus belle à mes yeux
Que tous ces arbres, vains de la faveur des
Dieux.

VERS
SUR L'IMPROMPTU DU CŒUR,
Opera Comique de M. VADÉ.

CHARMANT auteur de nos plaisirs nouveaux,
Dans les rians tableaux
Du Suffisant, de Fanchonnette,
Tu donnes à chacun son ton ;
Tu divertis par l'ariette,
Tu plais par le grossier jargon.

Dans cette pièce ingénieuse
Que le sentiment t'a dicté,
Secondé d'une muse heureuse,
Tu sêmes par-tout la gaité.

Ah ! que je l'aime ce Nicaise,
Qui si naivement sourit !
Et que dans son humeur niaise
Il nous montre d'esprit !
En vain une injuste censure
Blâme ta gloire & l'obscurcit ;
Elle n'en paroît pas moins pure.
VADÉ, pour toucher, il suffit
D'embellir l'art par la nature. *

* Ces vers ont paru dans le Mercure de Mars 1757.

A ÉGLÉ.

ÉGLÉ, privé de ta préſence,
Il n'eſt plus pour moi de plaiſir.
Dans le ſéjour de l'opulence,
Où tout enflamme le deſir,
Où les leçons de la prudence
Ne nous enſeignent qu'à jouir :
Hélas! je n'ai d'autre eſpérance
Que de voir tarir un jour
Le cours des pleurs que ton abſence
Fait verſer à mon amour.

Pour me guérir de ma conſtance,
Qu'ici traite d'inconſéquence
Le peuple des inconſéquens,
L'autre jour en carroſſe à quatre,
Qui n'étoit pas des plus décens,
J'eus beau crier & me débattre,
L'on m'entraîna juſqu'à Longchamps.

Jadis l'aimable Terpſicore,
Par le charme des plus doux ſons,
Attiroit dans ces beaux vallons
Ces grands que le vulgaire adore ;
Et des étres de tous les tons
La ſtupide multitude
S'y rangeoit ſous leurs pavillons.
Entraînés par l'habitude,
L'on y court encore aujourd'hui.
Mais, Eglé, que ce ſpectacle
Eſt peu propre à calmer l'ennui !
De ces belles à miracle,

Dont on m'avoit dit tant de bien,
Une ridicule imposture
Fait aux dépens de la nature
Quelque chose au-dessous du rien.
La prude à longs traits y distille
Le fiel de la dévotion ;
Elle seme d'un air tranquille
Des causes de désunion.
La coquéte, non moins habile,
Se rit de ses traits émoussés ;
Aiguisant des appas usés,
Son esprit, en ruses fertile,
A toujours des moyens tout prêts,
Pour attirer dans ses filets
Des charmans la troupe imbécille.
La vanité, son seul mobile,
Soutient si bien ses intérêts,
Qu'on voit souvent son air futile
Soumettre le plus indocile
Pour le plaisir d'en rire après.
Le Dieu du goût dans ses airs brille,
Dans ses mouvemeus il pétille,
Et préside à tous ses excès.
Ses yeux, d'une flamme légère,
Empruntent le don de charmer ;
Mais elle ne cherche qu'à plaire,
Et néglige le bien d'aimer.
Dans ces chars dorés l'indolence,
Grimaçant la dignité,
Dans un suppôt de la finance
Découvre un fat éventé.
Un jeune magistrat folâtre
Montre un air de gravité.
Des mines encore idolâtre

Un militaire édenté
Lorgne une jeune beauté;
Mais les trop cruelles rides,
Que du temps les traits rapides
Ont empreintes sur son front,
A ses lauriers font affront.
Dans un assez petit espace,
Cent fois l'on passe & l'on repasse,
Pour mieux s'entre-désespérer,
Jusqu'à ce que l'humeur soit lasse
De ne rien trouver bien & de tout déchirer.
Dieux! quel spectacle pour le sage,
(Car la foule est son élément
Comme l'antre le plus sauvage)
Quel méprisable égarement!
Chère amie, un regard touchant,
Le charme d'un sourire aimable,
Sur ta bouche un baiser brûlant,
La main sur ton cœur palpitant....
Que des plus doux plaisirs cet ensemble charmant
Seroit à mon gré préférable
A ce stupide enchantement!
Hélas! pourquoi du sort l'arret irrévocable
M'enchaîne-t il loin de tes yeux?
De son courroux victime déplorable,
Peut-être tu languis sous ces traits rigoureux;
Peut-être mon Eglé, comme moi, misérable,
Maudit le souvenir de nos plus tendres feux:
Et pour comble d'horreurs dans mon destin affreux,
Tout semble m'ôter l'espérance
De pouvoir tarir un jour
Le cours des pleurs que ton absence
Fait verser à mon amour!

POËME

SUR L'HORRIBLE ATTENTAT

DU 5 JANVIER.

Quis, talia fando,
Mirmidonum Dolopumve, temperet à lacrimis?

A MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL
DUC DE MIREPOIX,

Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine des Gardes du Corps, &c.

MONSEIGNEUR,

TOUT me fait un devoir d'un hommage que je vous rends par inclination. Je trouve en vous, Monseigneur, un chef respectable, admiré du public, estimé d'un prince & digne de l'être, qui dépouillé de tout ce qui lui est étranger, seroit encore un véritablement grand homme. Que de titres ! en falloit-il davantage pour autoriser la témérité d'une Muse de dix-neuf ans, & l'engager à décorer de votre auguste nom un faible ouvrage où l'on chercheroit en vain ces tours de phrase ingénieux, cet assemblage de fleurs

qui naissent sous la plume du vrai poëte ; où l'on ne lit que des sentimens patriotiques ? Mais en faut-il davantage pour plaire à un héros François ?

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

TH. DE C.

---

* M. le Maréchal Duc de Mirepoix, que la France a perdu depuis quelque temps, fut le seul qui eut connoissance de cet ouvrage lors de sa composition ; il daigna l'honorer d'un regard favorable, & c'est ce qui m'enhardit à le publier.

POËME.

QU'UN autre en ses écrits, enfans de la mollesse,
Nourrisse dans un grand une coupable ivresse;
Nouvel Anacréon, que sous des pampres verds,
Un autre à son Iris trace de tendres vers,
Et présente à nos yeux d'une main égarée
Les chimériques temps de Saturne & de Rhée;
Sans en être jaloux, je verrai leurs succès.
J'ose me proposer de plus nobles objets.
Pénétré tout à coup d'une ardeur légitime,
Des plus sombres couleurs je veux peindre le crime,
Renouveller nos pleurs, & parler à la fois
Des plus tendres sujets & du meilleur des rois.

O toi qui présidas sur ma paisible vie,
Passion du héros, amour de la patrie,
Répands sur mes accens ces charmes séducteurs,
Qui touchent les esprits & pénétrent les cœurs.

L'Europe contemplait Louis du haut du trône
Qui de nouveaux lauriers surchargeoit sa couronne.
De plus sensibles coups allaient être portés
A ces brigands marins, infracteurs des traités.

Sur leur isle déjà la foudre suspendue *
Sembloit avec éclat vouloir percer la nue.
Pour un roi malheureux, triste jouet du sort,
Mon roi venoit de faire un généreux effort.
Punissant l'oppresseur, réprimant l'injustice,
Confondant des flatteurs le coupable artifice :
Ce monarque, occupé du destin de l'état,
Régloit les droits du prêtre & ceux du magistrat.
A l'église soumis, dans l'ardeur d'un beau zèle
On l'avoit vu cent fois embrasser sa querelle,
Et cent fois s'arrachant à de grands intérêts
On l'avoit vu gémir sur de pauvres sujets,
Par des dons précieux adoucir leur misère,
Leur ouvrir jusqu'au trône un chemin nécessaire,
Et montrer aux mortels, par d'équitables loix,
Que l'art de rendre heureux est le devoir des Rois.
On bénissoit enfin le jour qui le vit naître.

Mais parmi ses sujets il respiroit un traître,
Un monstre, triste fruit des enfers en courroux.
(Car on croit qu'un démon de nos plaisirs jaloux,

---

* On sçait qu'il est permis au poëte d'anticiper les événemens, & qu'il n'est point assujetti à cette exactitude qui préjudicie presque toujours à l'intérêt, qui est l'ame de la poësie. C'est le sentiment du judicieux Despréaux ; & les sentimens des grands artistes sont des loix dans les arts.

De ſon limon impur, dans les flancs de Megère,
Engendra ce barbare, en horreur à la terre.)

Digne de ſa naiſſance, il ſuivoit dès longtemps
Les pas des Ravaillacs, des Chatels, des Cléments....
Mais quoi ! rempli de crainte en retraçant leurs crimes,
De leurs noms odieux dois-je ſouiller ces rimes,
Expoſer au grand jour tous ces complots pervers
Que l'on vit autrefois affliger l'univers;
Et démaſquer ici l'inſenſé fanatique *
Fortement convaincu de ce précepte inique,
Par nos ayeux trompés, prêchés dans plus d'un lieu,
Qu'attenter ſur ſon Roi, c'eſt complaire à ſon Dieu?
Non, oublions plutôt, dans le ſiècle où nous ſommes,
Juſques à quels excès ſe ſont portés les hommes,

---

* On a peine à ſe perſuader que les ancêtres de ces François, aujourd'hui ſi doux, ſi paiſibles, ſi ſoumis, aient fait publiquement des prières pour obtenir du ciel la mort de leur Roi; &, joignant la plus noire fureur à la plus imbécille ſuperſtition, aient commis des atrocités inconnues aux Goths & aux Vandales. Le lecteur peut en prendre une juſte idée dans Mezerai & de Thou, & ſur-tout dans un ancien livre intitulé, *Journal des choſes mémorables avenues ſous le regne de Henri III.*

Et n'allons pas tirer de ſon obſcurité
De quoi faire à jamais rougir l'humanité.

La rage dans le cœur, le teint blême & livide,
Au jour qu'il avoit pris, il paroît ce perfide;
Il entre en pâliſſant dans l'auguſte palais
Qu'il doit ſouiller bientôt par les plus noirs
forfaits.

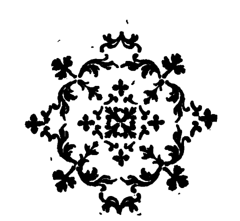
Protecteur des BOURBONS, de ton ſéjour céleſte *
Tu vis avec horreur un projet ſi funeſte;
Tu veillas ſur les jours de ce fils bien aimé.
Déjà d'un fer tranchant ce parricide armé
Reſſentoit tour à tour, aux paſſions en proie,
D'exécrables tranſports de fureur & de joie,
Lorſque LOUIS s'offrit à ſes yeux égarés.
Il détourne vers lui ſes pas mal aſſurés;
Il s'approche: & ſoudain ſon lâche cœur palpite,
Il ſe ſent des remords, il recule, il héſite:
Trois fois le fer échappe à ſes débiles mains:
Son pere en vain l'excite à remplir ſes deſtins,
Il ſouffle en vain ſur lui ſon infernale rage.
Soit qu'effrayé des maux dont il ſe peint
l'image,
Soit que d'un ſi grand Roi le vénérable aſpect
A ſes ſens étonnés imprime un ſaint reſpect:
Il ſe repent, il craint; mais ſon ame abuſée
Reprend avec horreur ſa première penſée;

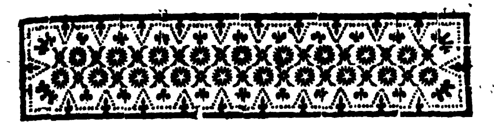
---

* Louis IX, décoré du glorieux ſurnom de ſaint. Cette apoſtrophe eſt autoriſée par l'exemple de M. de Voltaire. *Voyez la Henriade, Chant VII.*

Furieux il s'élance, & de son coutelas
Il frappe : le sang coule. Aussi-tôt mille bras
Pressent ce malheureux, qui, dans son trouble extrême,
Ne voit, n'entend plus rien, se méconnoît soi-même.
Cependant en tous lieux, semant un juste effroi,
Bientôt la Renommée apprend la mort du Roi.
Tout s'attendrit, tout pleure. On lit sur les visages
Des troubles du dedans de fidelles images.
Les citoyens unis, en ce commun malheur,
Ont tous à regretter un père, un bienfaiteur.
On voit, prêt à finir une longue carrière,
Le vieillard qui s'écrie, à son heure dernière,
Qu'en prolongeant ses jours par un généreux soin,
De cet assassinat on l'a rendu témoin.
Sensibles à ce coup, les enfans s'attendrissent;
Ils arrosent de pleurs leurs mères qui gémissent.
Ils poussent tous au ciel de lamentables cris;
Et d'un peuple nombreux les temples sont remplis.
Mais tout change soudain : la prompte Renommée
Rassure des Français la tendresse allarmée:
Il vit : ne craignez rien. Quels éclats ! quels transports
Suggèrent à ma voix les plus rians accords !
Que de charmans objets frappent mon ame émue !
Que ce peuple est content ! quelle joie imprévue !

Tels on voit dans nos champs de frêles arbrisseaux
Pousser, presque séchés, de languissans rameaux,
Lorsqu'un orme, courbé dans un bruyant orage,
Ressent du vent du nord l'impétueuse rage;
Et reprendre bientôt leur première verdeur
Dès que ne souffle plus l'aquilon destructeur;
Et que l'orme touffu levant sa tête altière
Redonne à la prairie un abri salutaire.
Ainsi chaque François bénit ce jour heureux
Qui lui rend un héros, l'objet de tous ses vœux.





PENSÉES DIVERSES.

Il eſt plus rare de trouver des gens qui écrivent bien & qui parlent mal, que de trouver des gens qui écrivent bien & qui ne parlent pas.

Palémon parut dans un cercle où la bienſéance l'obligeoit de ſe faire voir. Il ne dit préciſément que ce qu'il falloit dire, & l'on n'héſita pas à le prendre pour un ſot. Tout ce que je ſais, répondit *Eraſte*, à qui l'on avoit demandé ſon ſentiment, c'eſt que Palémon n'a rien dit.

Rien de plus rare dans le monde qu'un *Eraſte*, ſi ce n'eſt,

peut - être , un *Palémon*.



L'éloge de la douleur n'a jamais été fait que par un homme en bonne ſanté.



Celui qui craint la mort, & à qui les maux ne permettent pas d'aimer la vie , eſt certainement le plus malheureux de tous.



Avec l'eſprit de Rouſſeau, on feroit un grand poëte ; avec le génie de M. de Voltaire, on pourroit être un grand homme. Plus on approche de l'univerſalité de talens , plus on mérite ce titre.

❧

L'hiſtoire nous offre des vices

à fuir, des vertus à admirer, des actions à imiter. Que le barbare Sylla dévaste son pays par des proscriptions & des assassinats : l'exemple de tant de cruautés peut développer en nous le germe de la douceur & de la modération, ou du moins nous éloigner de la barbarie. Que Brutus sacrifie son fils à sa patrie, c'est un effort digne de toute notre admiration. Qu'un Henri, sans égard pour la différente façon de penser de ses sujets, les accable de bienfaits, & les force d'être heureux, c'est un procédé que, non contens d'admirer, nous devons imiter autant qu'il est possible.



L'homme est un être pensant. C'est la plus belle qualité de l'homme quand il pense bien.



ſon premier mouvement eſt de voler vers cette image attrayante ; point du tout ; ſon premier mouvement eſt de l'éviter. Il ne cherchera qu'à s'abrier de ſa rencontre, ſi la force n'eſt pas de ſon côté. Mais n'en ſoyons pas ſurpris ; à la place de notre être civiliſé, le ſauvage en auroit fait autant. Accoutumé dans ſes déſerts à faire la guerre aux ours, il en eſt moins épouvanté que de la vue d'un Européen. En vain lui objecteroit-on que les bêtes de la même eſpèce vivent entre elles paiſiblement. Il ne reviendroit pas de la mauvaiſe opinion qu'il a conçue de ce ſoi-même étranger.

Rois des animaux, vous qui, décorés de titres faſtueux, n'en êtes ſouvent que plus mépriſables : conſidérez-vous un inſtant en bute à l'intempérie des

ſaiſons, abbatus par l'excès du froid ou du chaud, en proie à la violence des paſſions, vous débattant ſans ceſſe entre l'ambition, l'amour, la colere & la haine; toujours ſéduits par l'attrait du plaiſir, & preſque toujours victimes de la douleur. Voyez dans les plaines de Pharſale ou d'Arbelle des milliers d'atômes acharnés les uns ſur les autres, pour ſçavoir ſi pendant quelques années ils ſeront eſclaves de Céſar ou de Pompée, de Darius ou d'Alexandre. Retracez-vous le triſte ſouvenir de ces guerres de religion, ſouvent plus honteuſes au vainqueur qu'au vaincu. Voyez aux extrémités de la Ruſſie tout un peuple en armes pour ſçavoir ſi l'on doit faire le ſigne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Rappellez-vous, s'il eſt poſſible, toutes les horreurs de

En général, l'homme semble né pour la chercher toujours & pour ne la trouver jamais. Tout ce que j'ai appris, dit Socrates, pendant le temps que j'ai philosophé, c'est que je ne sçais rien. Un moderne célébre (Bernier) fait le même aveu après avoir philosophé quarante ans. En vérité, c'étoit bien là la peine de tant philosopher!



Qu'est-ce que la gloire? Le plus grand homme, en quelque genre que ce soit, est tout au plus connu dans la centième partie du monde. Quel est surtout le destin des auteurs? Qu'il est peu de gens qui lisent! & dans ce petit nombre qu'il en est peu qui lisent bien! Combien de Français, d'un état honnête, ignorent qu'il a vécu un Corneille, & sça-

vent à peine qu'il exiſte un Voltaire !



La ſociété a donné naiſſance à la plupart de nos vertus. Dans la ſolitude, l'homme ne peut être ni diſcret, ni généreux, ni bienfaiſant. Ainſi le miſantrope fait conſiſter ſon bonheur dans l'annihilation des facultés de ſon ame. Il ne vit qu'à demi, il ne ſent qu'à moitié. Une ſociété choiſie, un ſeul ami, ſi l'on veut, double notre être, & nous fait ſentir deux fois.



Un air altier, un ton impoſant, un dehors étudié, les grands mots de patriote, de citoyen, prononcés avec une eſpèce d'enthouſiaſme ; voilà ce qui conſtitue le moderne qui a arboré l'étendard de la philoſophie. Il eſt quelques

douzaines de perſonnes qui, ſous ce manteau impoſant, ont trouvé le moyen de cacher la ſtérilité de leur eſprit & la dépravation de leurs mœurs. Quelques idées ſingulières, quelques paradoxes brillans leur ont attiré l'admiration des ſots; mais ces fruits d'une imagination déréglée, joints à l'égoïſme qui leur eſt familier, ont ſoulevé contr'eux le petit nombre de gens ſenſés, & ce petit nombre fait tôt ou tard revenir la multitude de ſes jugemens précipités.



Tout ce qui eſt dans l'homme eſt ſi fort dépendant l'un de l'autre, qu'on ſe trouve ſouvent comme accablé ſous le nombre des choſes qu'il faut dire dans le même temps pour expliquer ce que l'on conçoit. *

* Mallebranche, *Tome II*, Liv. IV, p. 325.

Tous les hommes ont un nez, des yeux, une bouche, & cependant ne se ressemblent pas. La différence des caractères est plus sensible encore. Ce que l'un souhaite, l'autre le craint. Ce qui fait le bonheur de celui-ci, plonge celui-là dans la plus triste adversité. La façon de penser même sur les choses les plus essentielles, différe d'homme à homme, de ville à ville, de royaume à royaume. La raison n'est pas la même sous un turban que sous un chapeau. Une force motrice dirige nos actions. C'est l'harmonie des Grecs qui, répandue dans tout le corps, en faisoit mouvoir les différentes parties, & les dirigeoit par une impulsion imperceptible. Les Epicuriens la croyoient matérielle & formée d'atômes fins & déliés; *corporibus parvis, & levibus, atque rotun-*

dis. Toute la vénérable antiquité a été diviſée ſur cette matière importante ; &, ſans le ſecours de la révélation, nous ſerions condamnés nous-mêmes à nous égarer ſur ſes pas.

❋

Le bonheur de l'homme dépend ſouvent d'une combinaiſon prodigieuſe d'événemens dont la chaîne lui eſt cachée. Souvent auſſi un rien décide de ſon ſort. Il eſt arrivé que pour avoir dormi une heure de trop *Leucippe* a manqué ſa fortune. Mahomet, à cinquante ans, ſe promettoit la conquête de l'Egypte & la ruine de Rome. La colique l'emporta à cinquante-un ans.



On peut inférer des principes & des raiſonnemens de M. de

Monteſquieu, dans ſon immortel ouvrage de l'Eſprit des Loix, que le deſpote a des eſclaves, le monarque des ſujets, mais qu'il n'appartient qu'à un état républicain de produire des citoyens.

❋

En quelque lieu que la mort nous attende, nous devons l'attendre par-tout.



La plupart des événemens de la vie civile paroiſſent bien peu de choſe à celui qui conſidere les objets en grand.



Tout eſt bien dans la nature : c'eſt ce qu'on ne me perſuadera jamais quand j'aurai la fièvre.



Montaigne a dit quelque part : un personnage sçavant n'est pas sçavant par-tout. Un auteur de ma connoissance alloit très-souvent dans une maison où il voyoit briller un petit homme, dont les talens étoient bien inférieurs aux siens ; c'étoit le bel esprit de la famille : son mérite prétendu, soutenu d'un grand fond d'effronterie & de confiance, absorboit totalement le mérite réel de mon ami. Etonné de se trouver si bête, il s'avisa de se nommer & de s'avouer pour l'auteur des L. de T. Aussi-tôt les yeux se fixèrent sur lui ; on l'admira ; & le petit homme, réformant son air dédaigneux & son ton de fausset, s'écria, en minaudant respectueusement : Il y a longtemps que je me suis apperçu que Monsieur est homme d'esprit. Cet homme d'es-

prit-là étoit le ſçavant de Montaigne.

*

Il eſt difficile de devenir l'ami d'une perſonne dont on a été l'amant.



Il eſt des manières de parler comme des formalités qu'on appelle dans le monde des façons. Ne point faire de façons, ou en faire trop, ſont deux excès qu'on doit éviter. Se ſervir d'expreſſions trop recherchées ou trop baſſes, ſont deux excès également ridicules. Depuis trois mois que je ſuis malade, me diſoit un jour un homme qui tient un rang dans le monde, mes quatre chevaux ſont reſtés les bras croiſés dans l'écurie.



Un plaideur alloit prier le juge de B. de vouloir bien faire attention à la justice de sa cause : Chassez cet homme, dit le magistrat à ses domestiques, il a l'audace de venir m'insulter chez moi.



Ce ne sont point les talens que nous avons qui nous rendent heureux, mais l'usage que nous en faisons. On peut conclure de-là, que l'esprit est inutile sans le bon sens. L'indolence & l'incuriosité pourroient seules nous conduire au bonheur; mais ce bonheur-là ne sera jamais l'objet de nos vœux; car notre amour-propre ne nous permettra jamais de souhaiter de devenir bêtes.



Nous vivons dans le futur par l'espérance, dans le passé par le

ſouvenir, & nous ne ſentons jamais le prix du préſent. Le temps, ce temps ſi court, ſi nos vœux étoient exaucés, ſeroit abrégé de plus de moitié. Demain, demain, diſons-nous tous les jours. Inſenſés que nous ſommes ! ne pourrons-nous jamais vivre aujourd'hui ?



Notre théâtre eſt incomparablement plus raiſonnable que l'Italien, l'Anglais & l'Eſpagnol ; & cependant il s'en faut de beaucoup qu'il ſoit parvenu au point de ne pas choquer le ſens commun.



On rit à ce vers de Racine dans Athalie,

Et ne ſommes nous pas ſur la montagne ſainte

on rit, parce qu'on ſent à mer-

veilles qu'on n'est rien moins que sur la sainte montagne. Ce que je vais dire paroîtra plus singulier & ne laisse pas d'être vrai. Les applaudissemens du spectateur, si précieux, si flatteurs aux yeux du comédien ; sont des preuves non équivoques du peu de progrès qu'il a fait dans son art. Ces applaudissemens veulent lui dire à peu près ceci : Oui, vous imitez assez bien le héros que vous représentez ; je conçois qu'Athalie, Joad, pourroient montrer le même étonnement, faire les mêmes reproches & peut-être sur le même ton : Mais vous n'êtes ni Athalie, ni Joad ; car si vous parveniez à me faire illusion, à me persuader que vous êtes ce que vous représentez, vous feriez naître en moi la terreur, la pitié & l'indignation ; &, me croyant présent à cette

grande cataſtrophe ; il ſeroit abſurde que j'exprimaſſe mes ſentimens par des *bis*, *bis*, comme c'eſt l'uſage en province, & des battemens de mains, comme c'eſt l'uſage en Province & à Paris.

*

Théophile fait remonter ſes aïeux juſqu'aux temps les plus reculés. Il deſcend en droite ligne d'un capitaine fameux, ſous nos premiers Rois, par ſa valeur & ſa vertu. Théophile n'en impoſe pas ; mais il ne fait pas attention que les deſcendans de ce grand homme ne ſont preſque connus que par des extraits baptiſtaires ; & que lui-même, ſtupidement livré aux groſſiers plaiſirs que déſavouent le goût & la décence, ſe fait gloire d'imiter leur nonchalantes vies. Mais Théophile a des grands laquais,

un gros cocher, un très-mince poſtillon, un attelage magnifique, une petite maiſon, un cuiſinier divin, une fille qui le ruine & un intendant qui trouve toujours de l'argent.... Théophile eſt un grand ſeigneur, c'eſt lui faire injure que d'en douter.

*

Le gouvernement doit-il ouvrir les portes du commerce à la nobleſſe indigente? Le pour & le contre ont été également bien ſoutenus par deux écrivains patriotes. Les adverſaires du ſyſtême de la nobleſſe commerçante s'appuyent principalement ſur la dureté de l'apprentiſſage dans le commerce : mais, abſtraction faite de nos faux préjugés, qu'un cheval anglais porte du fumier, ou qu'un gentilhomme porte des balots, n'eſt-ce pas à peu près la même

même chose ? Ce cheval, de noble race, ne perd rien de sa réputation pour être chargé de quelques vils fardeaux ; & le noble ne doit pas déroger à sa naissance par des occupations qui le tirent de l'oisiveté, établissent sa fortune, & concourent au bien de l'état.



On a senti de nos jours la nécessité d'encourager le commerçant. Cette profession pourra devenir par la suite digne de la noblesse la plus ancienne. Par une révolution liée à l'ordre des choses, il faut qu'une profession riche devienne honorable. L'opulence & la noblesse se tiennent par la main. Les vues de la nation semblent tournées du côté du solide ; arts, métiers, manufactures, expériences, voilà ce

qui occupe aujourd'hui la moitié des écrivains Français. Tel qui, dans le dernier ſiècle, eut conſacré ſes veilles à célébrer les beaux yeux d'Iris, s'occupe à préſent des moyens de conſerver le bled. Mais le dirai-je ? la légéreté de la nation perce à travers ce maſque patriotique dont elle couvre ſon goût pour les riens, & c'eſt peut-être au fond un ridicule de plus.

*

Combien de gens ſe croyent de bons catholiques, qui n'ont pas même aſſez de vertu pour être de bons païens !



Abraham voyant la nuit une étoile très-claire, demanda en ſoi-même ſi c'étoit ſon Dieu : Non, répondit-il lui-même, mon Dieu

ne se couche pas & ne se leve pas. Alcoran, trad. de Duryer, page 128. Mahomet, à l'aide d'une foible lueur que sa raison obscurcie offroit encore à ses yeux, remonte jusqu'à celui qui a fait les étoiles, & prouve l'existence d'un seul Dieu.. Tout montre, aux plus prévenus, un être assez puissant pour tirer la matière du néant, assez juste pour la rendre heureuse, assez sage pour la gouverner. Croire un Dieu, c'est donc admettre un principe éternel, infiniment puissant, infiniment juste, infiniment sage; car tous les attributs d'un être infini sont infinis.



Les dieux d'Epicure me font rire; le dieu de Spinosa me fait horreur. Ceux-ci, semblables à ces rois fainéans, connus dans l'histoire pour fixer l'ordre de la

chronologie, laissent égorger les mortels sans y prendre aucun intérêt : celui-là est à la fois le patient & le bourreau ; je le trouve partout : heureux ! mille fois heureux qu'il n'existe nulle part !



Robert Flud & Spinosa ont puisé leurs systêmes dans les œuvres d'Averroës. Les Averroïstes croyent que l'entendement est un dans tous les hommes ; les Spinosistes font plus, en croyant qu'il est dieu. Cette opinion monstrueuse tire son origine de l'antiquité la puls reculée : elle étoit particulièrement connue de Straton, discíple de Théophraste. Virgile l'a souvent décrite dans ses ouvrages. *Voyez l'Enéide, liv. VI, vers 725 & suiv.*



Deux chemins se présentoient aux yeux d'un voyageur : tous deux lui étoient connus par la tradition. L'un étoit large, spacieux, commode ; l'autre étroit & raboteux : celui-ci aboutissoit à un précipice affreux, celui-là à un lieu de délice. Ce voyageur prit le premier. C'étoit un fou, dira-t-on ; d'accord : mais-vous, mon cher lecteur, si par hasard j'en ai, ne connoissez-vous pas de ces gens qui croyent un Dieu, & qui agissent comme s'il n'y en avoit pas ? Eh bien ! ces gens-là ressemblent très-fort à mon voyageur ; ils sont plus coupables, & tout aussi fous.



Les crimes des Grands sont toujours de grands crimes.



N'écoutez pas la nature, écoutez la raiſon. La raiſon n'eſt donc pas naturelle, la nature n'eſt donc pas raiſonnable ; cela pourroit bien être : car la perverſité de la nature eſt de rapporter tout à ſoi, & la voix de la raiſon nous crie ſans ceſſe que nous ſommes faits pour le bonheur des autres.



Le plaiſir eſt le ſouverain moteur de tout être créé. Ce vieillard, courbé ſous la haire, qui a paſſé ſa vie dans la pratique des auſtérités de la vie monaſtique, qui s'eſt occupé à réprimer ſes deſirs, à ſubjuguer ſes paſſions, à ceſſer d'être homme pour devenir chrétien; Eh bien? le croira-t-on? l'eſpérance d'une autre vie ſoutient ce vieillard pénitent, allége le fardeau de ſes peines, & lui fait trouver autant de plai-

ſir dans l'amertume de ſon état, que l'homme le plus diſſipé en peut goûter en ſatisfaiſant ſes beſoins & ſes goûts : avec cette différence, que ce dernier pourſuit ſouvent une ombre qui le fuit ; & que le premier, puiſant dans une foi ſolide la certitude d'être heureux un jour, jouit par anticipation du plaiſir de l'être.



Il n'y a guère eu de rois qui aient gagné tant de batailles que Louis XIV ; cependant le royaume fut réduit, ſous ſon règne, aux plus triſtes extrémités : une victoire de plus eut mis la France aux abois.

*

Bomrant eſt parfaitement honnête homme, le fond de ſon caractère eſt excellent, ſa franchiſe

eſt connue ; après avoir donné dans des plaiſirs qu'excuſe la jeuneſſe, il voulut aſſocier à ſon ſort une jeune perſonne qu'il avoit vu croître ſous ſes yeux : ſa façon de faire l'amour étoit tout-à-fait ſingulière. Vous me croyez bon, diſoit-il à ſa maîtreſſe, vous vous trompez ; je ſuis vif, emporté, colère. J'ai mille défauts capables de rendre une femme malheureuſe. Vous me croyez riche, vous vous trompez encore ; mes fonds ſont répandus en des mains peu ſures. Je ſuis peut-être à la veille d'eſſuyer le ſort le plus miſérable. Bomrant, par cet artifice, vouloit s'aſſurer du cœur de ſa maîtreſſe ; il vouloit être aimé pour lui-même ; il fut aſſez heureux pour y réuſſir : mais qu'il eſt peu de femmes à l'épreuve d'un pareil ſtratagême, & qu'il eſt peu

d'hommes qui l'osassent tenter !



Les poëtes ne sont plus ce qu'ils étoient jadis ; saisis d'un enthousiasme ridicule , toujours montés sur leur pégase , ils ne sympathisoient avec personne , & personne ne sympathisoit avec eux. Aujourd'hui ils président dans les cercles , ils se piquent de manier également le compas & la lyre ; c'est par eux que le goût fait entendre ses oracles ; & si quelque chose singularise leur extérieur , c'est un ton affecté , un jargon précieux , un rire malin & méchant ; petits défauts qui prennent leur source dans cette forte dose d'orgueil dont la nature a pourvu les enfans d'Apollon.



On sçait que les premiers orateurs chez presque tous les peuples ont été des poëtes. Les premières histoires furent écrites en vers. On a vu un poëte général d'armée gagner une bataille en récitant à ses soldats une pièce qu'il avoit faite exprès pour réveiller en eux cette soif de vaincre qui triomphe des plus grands obstacles *. En faut-il davantage pour justifier cet orgueil que nous venons de reconnoître dans les habitans du sacré vallon ?



Le but de la Métromanie paroît être de donner un ridicule aux poëtes en la personne de M. de l'Empirée ; cependant ce M.

* Ce poëte se nommoit *Tyrtée*. Athènes, sa patrie, l'avoit envoyé, par dérision, aux Lacédémoniens qui lui avoient demandé un Athénien pour chef. *Vide Justin, Lib. III, Cap. V.*

de l'Empirée est un parfaitement honnête-homme, un ami zélé, un amant vertueux. Son cœur n'a rien à envier à son esprit, il néglige sa fortune à la vérité; c'est tout ce qu'on peut lui réprocher: mais comme le désintéressement n'est pas un ridicule dans nos moeurs, il ne doit pas en être un sur le théâtre. Ce défaut est d'autant plus grand dans la Métromanie qu'il tient au fond de la pièce, qu'il en constitue toute la morale; ce qui fait que ce poëme ne remplit pas le précepte d'Horace, qu'on n'y trouve point l'*utile dulci*, & que l'agréable, les beautés de détail, les portraits, les saillies y laissent quelque chose à desirer au spectateur éclairé, que le suffrage de la multitude n'a point ébloui. Le peuple ne voit que l'ensemble d'un bâtiment & l'admire; l'amateur le

décompose, en remarque le fini, en saisit les défauts, loue les talens de l'architecte, mais ne les admire jamais.



Il y a longtemps que l'on a dit que ce monde n'est qu'un vrai théâtre sur lequel se jouent toutes sortes de scènes, dans lesquelles chaque individu fait son rolle, souvent sans s'en appercevoir; l'imitation de ces scènes, ou si l'on veut, l'art de les représenter devant les acteurs originaux, en un mot ce que nous appellons les spectacles, ou le théâtre, n'étant qu'une très-foible copie du grand spectacle ou du théâtre universel. » Les plus » belles productions de cet art » si vanté, ne sçauroient être par » conséquent aux yeux du vrai » philosophe, qu'une ombre plus

» vaine que le feroit celle d'un
» corps frêle & tranfparent ; que
» l'ombre d'un corps prefque om-
» bre lui-même ; que quelque
» chofe enfin d'extrêmement fu-
» tile & de fort approchant du
» fantôme ou du rien. De ce
» fantôme toutefois, de cette
» ombre fi vaine, de cette légère
» image d'un rien, grace à notre
» goût pour les riens, il réfulte
» & fe forme en nous plus d'une
» forte illufion : & de ces illu-
» fions, (fingularité non moins
» remarquable) la plus douce &
» la plus amufante à nos yeux,
» paroît celle qui nous affecte
» fous le mafque lugubre & les
» fombres couleurs de la tragé-
» die «. *Œuvres d'Alexis Piron, tome I, page 235*. L'homme fe-
roit-il affez bifarre pour aimer
mieux pleurer fes infirmités que
rire de fes ridicules ? Une fauffe

*

idée de grandeur l'éblouiroit-elle assez pour lui faire préférer l'éclat emprunté de Melpomène à la charmante simplicité de son aimable sœur ? Quelles peuvent être les raisons de cette étrange prédilection ? Un jargon puérilement pompeux, des vers ronflans auroient-ils plus de charmes pour un peuple policé que le langage ordinaire de la société ? Se plairoit-il à entendre parler comme il ne parle pas ? Une basse vanité, ou la méchanceté du cœur s'applaudiroit-elle de jouir du triste spectacle des infortunes de ceux que le préjugé met au rang des plus heureux mortels ? Seroit-ce une seule de ces raisons ? les seroient-ce toutes ensemble ? M. Piron n'a garde d'en décider, & *non nostrum tantas componere lites*. Toutes ces conjectures sont également vrai-

semblables ; mais s'il étoit faux que le tragique fut plus généralement goûté que le comique, que deviendroient toutes ces conjectures ? C'est peut-être ce que nous aurions dû examiner, M. Piron & moi, avant que de les former ; &, si après avoir murement approfondi cette matière, nous avions trouvé cette prétendue prédilection * réellement établie, nous l'eussions regardée sans doute comme une des plus fortes preuves des égaremens de l'esprit humain.



Les confidens, dans nos poëmes modernes, suppléent le

* Il n'est pas douteux que la comédie ne soit postérieure à la tragédie, si l'on en croit le P. Brumoi, ce zélé traducteur du théâtre des Grecs ; mais, selon Madame Dacier, plus grecque encore que le P. Brumoi, il paroît que ces deux poëmes tirent leur origine des fêtes qu'on célébroit en l'honneur du Dieu des Vendanges : ainsi ils marchent d'un pas égal chez les Anciens.

cœur des anciens. La bonne opinion que leurs maîtres ont toujours de leur discrétion tourne au profit de l'assemblée, qui par là s'instruit du sujet de la pièce. Il est malheureux que ces personnages soient si froids & si peu propres à fomenter cette chaleur d'intérêt qui doit naître de l'action principale & toujours croître jusqu'au dénoûment. Il est plus malheureux encore qu'on ne puisse pas leur ôter un air de ressemblance qui s'étend souvent jusques dans les discours qu'on leur fait tenir, & qui paroît toujours très-choquant aux yeux de ceux des spectateurs qui sont assez malheureux pour avoir en partage ce goût délicat qui, trop communément, est un obstacle aux plaisirs.

La terreur & la pitié étoient les ſeuls pivots ſur leſquels rouloit la tragédie grecque. L'amour, qui fait naître ſi ſouvent l'une & l'autre en nos cœurs, n'y paroiſſoit jamais. Ce ſentiment qui, pris dans ſes différentes modifications, eſt l'ame de la nature, le lien de la ſociété, le germe des vertus, ne fait, aux yeux de quelques modernes amateurs de l'antiquité, de deux jeunes cœurs dont il s'eſt rendu maître, que des objets très-mépriſables; ils ſe moquent de leur altération, de leurs inquiétudes, de leur jalouſie; ils croyent que la pitié qu'ils arrachent ne peut leur être qu'injurieuſe, & ils conſeillent de les bannir de la ſcène où ils ne quadrent pas avec la dignité du cothurne. En vain M. Piron, qui,

ce qu'on a peine à croire, est un des plus zélés détracteurs de l'amour, voudroit-il remplacer le vuide que l'exclusion de cette passion laisseroit sur nos théâtres, par l'amour conjugal. L'hymen, ce port fortuné que les amans envisagent au milieu des orages, n'offre que l'idée d'un calme; & le calme est bien moins susceptible de poësie que la tempête. A la vérité, M. de la Mothe, dans Inès, & M. de Voltaire, dans Marianne, l'ont adapté au théâtre avec quelqu'apparence de succès : mais, dans Inès, l'hymen est clandestin; & dans Marianne, la jalousie d'Hérode ne laisse pas d'avoir un objet assez bien fondé dans l'amour de Varrus, petite épisode qui ôte au ton matrimonial ce monotone qui le rend

moins propre au théâtre, que le feu qui brûle deux jeunes amans;

*parce qu'*A des amans il faut beaucoup de trouble;
*& qu'*A des époux il faut beaucoup de paix.
Pavillon.



M. Piron, qui fait si peu de cas de l'amour; qui ne trouve pas de genre plus noble, plus digne d'exercer le génie des poëtes tragiques, qu'un certain genre admiratif dont il a donné un modéle dans sa pièce de Calisthène, pièce singulière, pour laquelle l'admiration du spectateur ne s'est pas manifestée d'une façon satisfaisante pour l'auteur*, qui eut pré-

* Pour la faire réussir, il eut fallu, dit M. de Voltaire, que tous les spectateurs eussent été des Catons & des Socrates; & comme M. Piron convient qu'il est impossible de faire à Paris, & par-tout ailleurs, de pareilles chambrées, il doit aussi convenir que sa pièce eut subi par-tout le même sort qu'elle éprouva à Paris.

féré, ſans doute, un ſentiment muet ; telle que l'admiration qui n'a pas un genre admiratif pour objet : M. Piron ſe montre encore fidèle diſciple des anciens en proſcrivant, avec la dernière ſévérité, le nouveau genre de comédies que nous connoiſſons ſous l'indigne épithète de comédies larmoyantes, & que les anciens ne connoiſſoient pas. Cependant il avoue que ce pathétique, qu'il prend pour un défaut, domine ſur-tout dans le dénoûment des Fils ingrats, & qu'il en fit tout le ſuccès aux premières repréſentations. Que conclure de ceci ? Le goût du public étoit-il alors moins épuré ? Je le croirois volontiers, ſi ce même public, conſtant à ſuivre les impreſſions de la nature, ne répandoit encore tous les jours, aux ſpectacles de Cénie, de l'Enfant prodigue,

ces larmes précieuses qui font l'éloge du cœur de la nation, sans je crois faire tort à son discernement *. Qu'on appelle ce nouveau genre hétéroclite, mulâtre, hermaphrodite, si l'on veut, j'y consens. Il ne constitue ni la Tragédie, ni la Comédie. Le partage de l'une est de faire pleurer, & celui de l'autre est de faire rire. Nos aimables monstres font rire & pleurer tout ensemble, & conséquemment ils intéressent, ils amusent. Ces ressorts ingénieux, qui nous font passer si subitement de la tristesse à la joie, de la joie à la tristesse, sont plus dans la nature qu'on ne se l'imagine. Insensés que nous sommes,

* J'aurois pu mettre *à son esprit* & faire une phrase en jouant sur les termes; mais je ne sçais pourquoi j'ai voulu séparer deux mots qui, depuis qu'ils ont été si heureusement employés par M. de la Rochefoucault, semblent avoir juré de ne se plus quitter.

pourquoi retrécir la ſphère de nos plaiſirs ? Le but de tout drame doit être de peindre nos foibleſſes, de nous amuſer, de nous inſtruire. Qu'importe par quel chemin l'on arrive à ce but, pourvu qu'on y arrive ? Ce n'eſt pas la cour d'un Roi, le langage empoiſonné de ſes favoris, ſon ambition, ſon amour & les fureurs qui l'accompagnent, que nous offre le comi-tragique ; il nous rapproche de nous-mêmes, il nous dévoile l'intérieur d'une famille, l'amour cimenté par la décence & la vertu, la reconnoiſſance & la pitié y jouent tour à tour les rôles les plus vrais & les plus intéreſſans. Quoi ? rougirons-nous d'être ſenſibles, parce que notre ſenſibilité n'aura pas pour objets un Hyppolite, une Iphigénie, noms pompeux ſur leſquels s'éleve l'échafaudage tra-

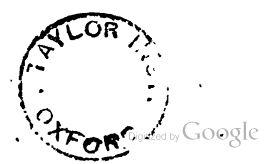
gique. Que le ſage penſe différemment ! éclairé du flambeau de la ſaine philoſophie, il apprécie la grandeur préciſément ce qu'elle vaut ; il eſt perſuadé que,

L'état le plus abject, comme le rang ſuprême,
Sont les dehors de l'homme & non pas l'homme même.

Pour moi, l'avouerai-je à ma gloire ou à ma honte ? Le ſeul trait de ce généreux valet du diſſipateur *, qui offre à ſon maître *le peu qu'il poſsède*, dans ces inſtans où ce malheureux prodigue reconnoît que ſes bienfaits n'ont fait que des ingrats ; & que, lâchement abandonné de ſes perfides amis, la miſere la plus affreuſe va devenir ſon partage : ce trait me touche plus que tous les beaux diſcours de Pilade & d'Oreſte.



* Pièce de Deſtouches.



Il faut de l'eſprit pour lire Fontenelle, du génie pour entendre Monteſquieu, il ſuffit du ſens commun pour ſe plaire à la lecture de M. de Voltaire; mais il ne faut ni eſprit ni ſens commun pour lire Mah... Chév... &c. &c.



L'opinion qui attribue à l'influence du climat un pouvoir irréſiſtible ſur l'eſprit des hommes eſt ſuſceptible de grandes objections. Je me bornerai à en préſenter deux, auxquelles, ſi je ne me trompe, il n'eſt pas aiſé de répondre. Les Pariſiens, du temps de Marc-Aurelle, étoient ſérieux & ſincères. Paris eſt aujourd'hui le bruyant théâtre des amuſemens de toute eſpèce, & le centre de cette politeſſe rafinée qui n'eſt que le maſque de la diſſimulation. Des nations entières ſe font un

un jeu de l'inhumanité la plus atroce ; feroit-il un ciel dont l'horrible influence néceſſitât au crime, & pût faire regarder comme un mets délicieux, la chair & les entrailles palpitantes de ſes ſemblables infortunés * ?



Sous Charlemagne, le rapt d'une fille ne valoit que 200 ſols. La vie des hommes étoit-elle plus précieuſe alors ? ou l'argent étoit-il aſſez rare & d'un prix aſſez haut, pour équivaloir à l'honneur? On ſe rachetoit de tout avec de l'argent. Un riche, d'un naturel pervers, pouvoit dire : Je ne ſerai jamais pendu. Aujourd'hui,

* Les Iroquois, par une eſpèce de principe de religion, dévorent leurs parens dès qu'ils ſont morts ; ils croient que c'eſt la ſépulture la plus digne d'eux. Celui qui n'a pas mangé ſon père paſſe, parmi ces monſtres à figure humaine, pour un infâme que la ſociété doit regarder avec horreur.

que la loi menace également l'humble chaumière & la cime des superbes palais, un riche qui diroit la même chose seroit très-hardi sans doute, mais ne seroit pas tout à fait fou.



On s'expose volontiers au danger de dire une sotise pour faire naître l'occasion de lâcher un bon mot.



L'homme, comme le reste des animaux, végete dans l'enfance, & s'oublie dans la vieillesse. Un homme qui a existé pendant un siècle, n'a pas vécu cinquante ans.



J'étois un jour dans une maison où V... jouoit & apostro-

phoit l'injustice de la fortune avec des traits que l'impatience & la mauvaise humeur lui dictoient à l'envi. Pendant ce temps-là, la moitié de Paris assistoit à la représentation d'une de ses pièces, & admiroit l'enjouement de son esprit. Que cela est singulier, me disois-je! Quoi! le jeu, cette jolie manière de se voler poliment, peut rendre aigrement maussade l'esprit le plus saillant? Hélas! oui: un homme de mérite qui perd a souvent l'air plus sot, qu'un sot qui gagne.



Il paroît de temps en temps des génies lumineux dont les connoissances refluent sur les autres hommes, & tendent au bonheur de la société. Quand le hasard place ces grands hommes sur le trône, c'est alors qu'on voit re-

naître les règnes des Trajan & des Antonin ; mais le hasard opére rarement de tels prodiges. La nature produit plus aisément des Attila, des Gengis, des Tamerlan. Ces farouches conquérans sont plus connus dans l'histoire, que ces princes qui crurent que leurs sujets étoient des hommes, & que leurs voisins n'étoient pas leurs sujets : c'est à peu près comme on conserve la mémoire des débordemens, tandis qu'on néglige de faire mention de ces fleuves, paisibles en leurs cours, qui fécondent les terres sans les submerger.

*

Le vrai qui n'est pas vraisemblable est exclus des pièces de théâtre ; je ne sçais s'il ne devroit pas aussi l'être de l'histoire. Qui peut croire, par exemple, qu'un

roi de France (Henri III) ne trouva pas d'argent pour dépêcher deux couriers au Duc de Guiſe, & qu'on fut contraint de mettre les lettres à la poſte ? Si cela eſt vrai, y a-t-il rien de moins vraiſemblable ? Cela ſe trouve cependant dans l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale : hiſtoire la plus philoſophique que nous connoiſſions, & qui n'eſt utile qu'à des philoſophes inſtruits.

*

Dieu a départi à chaque homme la même faculté de penſer : cependant la différence de tel homme à tel autre, a paru plus grande que de tel homme à telle bête. Les fibres du cerveau ſont les mêmes ; mais leur différente configuration cauſe, quoiqu'on en diſe, cette diſproportion ſingulière. On eſt tenté de croire,

en examinant le train de vie uniforme de bien des gens, qu'ils ne pensent point du tout; car celui-là pense-t-il, qui se leve, dîne, soupe, caresse son chien, querelle sa femme, & se couche pour continuer le lendemain sur le même ton? Il est nombre de gens de cette espèce, qui ont végété longtemps sans s'en appercevoir, & qui meurent sans y avoir songé.



Il y a longtemps que la fureur de montrer de l'esprit inonde notre littérature de livres insipides: malheureux avortons qui meurent en naissant. Ce vaste champ qui, sous des mains habiles, produit des roses & des fruits, sous les vains efforts de la plupart de ceux qui ont dit, *Nous voulons être auteurs*, n'enfante que des ronces & des chardons. Un jeune

homme qui veut s'afficher pour un bel-esprit, débute ordinairement par une pièce dramatique, ou tout au moins par un Roman. Quel plaisir pour lui ! qu'il doit doit être satisfait de voir son ouvrage (si un Roman en est un *) proné par une douzaine de caillettes, courir de ruelles en ruelles, de toilettes en toilettes, & souvent, entre les mains d'un *Ringard*, servir de supplément au papier Joseph ! Quel courage, quel heureux stoïcisme ne lui faut-il pas, si c'est l'art des Sophocle ou des Ménandre qu'il a embrassé, pour endurer paisiblement la toux impitoyable, les baillemens, les coups de sifflet que lâ-

* Ceci ne doit s'entendre que des mauvais Romans. Je suis bien éloigné de déprimer aucun genre de littérature, moi qui pourrois dire avec autant de raison que M. de Voltaire ;

Tout art a mon hommage & tout plaisir m'enflamme,
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame.

che à la sourdine un parterre séditieux * ! En vérité, ne doit-il pas dire du fond du cœur, au milieu de ces petites mortifications ;

> Le métier si vanté d'auteur
> Ne vaut pas la peine de l'être.
>
> *Gresset.*

Le manque de vraisemblance est ce qui révolte le plus dans la plupart des Romans. La vérité ou le mensonge, revêtu de ses couleurs, peuvent seuls amuser un esprit délicat. Je ne crains point de l'avancer ; le romancier seroit considéré des gens les plus graves, si son art étoit soumis à des règles judicieuses qui missent des bornes à l'imagination, sans affoiblir le génie créateur, si nécessaire & si rare dans tous les

* Voyez l'épître sur les dégoûts du théâtre, de M. d'Arnaud.

genres. Peut-être devroit-il s'assujettir à choisir son héros dans la société. Ce siècle, quoique fertile en copies, produit encore assez d'originaux. C'est ainsi qu'agit un peintre habile ; & celui qui néglige cette pratique ne produit que du gigantesque & du défectueux. Il peut lui échapper quelques beaux traits ; mais peut-il attraper la liaison imperceptible des parties, les graces de l'attitude, le feu des yeux, le charme d'un sourire ? legères nuances qu'un mouvement développe, & que le pinceau saisit.



Colon est parvenu ; livré aux stupides plaisirs de sa lourde existence, il ignore ou feint d'ignorer les voies obliques qui l'ont conduit à la fortune. Il ne voit, dans ses plus proches parens,

que des héritiers avides ; il les hait, & l'état obscur où ils languissent est la source des mépris dont il les accable. Sa mère, plongée dans la plus affreuse indigence, apprend que son fils a acquis des richesses immenses. Elle ignoroit son sort depuis long-temps. Elle vole chez lui. Un suisse se présente, son air dédaigneux semble présager à cette triste mère la scène dont elle va essuyer l'horreur. Elle entre à travers une foule de domestiques dont les ris insultans, à la vue des dehors de la misère, sont des preuves de l'humeur altière de leur maître. Colon l'apperçoit & rougit : sa mère se précipite dans ses bras, le tient serré contre son sein, & ne peut prononcer que des paroles entre-coupées : expressions de la nature & du sentiment. Mon fils . . . . . je vous re-

vois ; cher objet de mes larmes....
C'eſt donc toi, mon cher fils.....
Ne te dérobe pas à mes embraſſemens. Colon, dont les entrailles s'émeuvent, honteux de voir ſa mère dans cet état abject, frémit des combats que la nature & l'orgueil lui livrent tour à tour. Ce dernier l'emporte, il repouſſe l'auteur de ſes jours, il ſe débarraſſe de ſes bras : Quoi! ingrat, lui dit-elle, eſt ce là le prix de mes ſoins, la récompenſe des peines que ton enfance m'a coûtées? Tu porte la mort dans le ſein qui t'a donné la vie. Tu déchires ce cœur infortuné. Tout mon ſang, déjà glacé par l'âge & les infirmités, ſe ſouleve contre toi; je ne puis ſoutenir l'aſpect d'un fils qui me méconnoît : ah! trop cher objet de mon déſeſpoir.... Mon fils.....
Qu'on ôte de ma préſence cette femme impudente, dit Colon à

ses domestiques. Ils obéirent ; & Colon se trouva délivré d'une vue qu'il ne pouvoit plus supporter. Cependant Colon est homme ; la voix des remords se fait entendre ; il dépêche vers sa mère un valet de confiance ; il le charge de la suivre ; de faire ses efforts pour la joindre, & de se rendre chez elle s'il ne la rencontre pas avant qu'elle y soit de retour : il lui remet une somme considérable, avec ordre de dire à sa mère qu'il la prie de l'accepter comme une preuve de l'attachement qu'il a pour elle, & du repentir dont il est pénétré. Ce valet s'égare & arrive chez cette femme infortunée un moment après elle ; il la trouve dans une foiblesse qui lui déroboit la connoissance, & dont une femme charitable s'empressoit en vain de la faire revenir ; il l'ap-

pelle ; il nomme ſon maître. A ce nom chéri, elle ouvre les yeux ; il expoſe le ſujet de ſa commiſſion, & lui préſente l'argent que ſon fils lui envoie. La révolution que cette démarche lui cauſe, achêve d'épuiſer le peu de forces qui lui reſtent. Non, dit-elle, d'une voix foible, que mon fils garde ces biens que je mépriſe ; je ne voulois que goûter la douceur de ſes embraſſemens. Le cruel . . . . Je ſens la mort qui s'approche. Dites à mon fils que je lui pardonne, & que mes derniers vœux n'ont pour objet que ſon bonheur. A ces mots, elle expire, & laiſſe les deux ſpectateurs de ſa mort dans ce morne ſilence, qui eſt la marque la plus ſenſible d'une douleur imprévue.

Anecdote romaneſque, dira quelqu'un. Plut à dieu, plut à dieu que les *Colon* n'exiſtaſſent

que dans mon imagination !

⁂

Je me promenois ſur le boulevard un de ces jours où l'on eſt convenu de s'y promener ; où les gens à voiture viennent s'y faire admirer des humbles bataillons des gens à pied. Je me trouvois malheureuſement ce jour-là au milieu de ces bataillons poudreux. Deux laquais qui me précédoient parloient fort haut ; j'eus la curioſité de les écouter. Pourquoi, diſoit l'un, nos maîtres viennent-ils ſi aſſidûment ici ? Sont-ce ces parades, ces plàtes bouffonneries qui les attirent ? Non, lui répondit ſon camarade, ils ſe voient les uns & les autres, ils font mutuellement leurs remarques critiques, ils apprennent quelques anecdotes : ces remarques, ces anecdotes feront

ce soir la matière de leur conversation ; ils n'auront d'esprit que celui qu'ils auront pris ici.

✠

L'homme est couvert d'une écorce épaisse qu'il n'est pas possible de pénétrer. Quand la fortune imprime ses caractères sur cette trompeuse écorce, il paroît respectable ; on lui prodigue des hommages ; on croit qu'il les mérite : mais, sous les livrées de l'indigence, la grandeur d'ame ordinaire n'est pas assez puissante pour se parer au-dehors de cet air qui fait naître le respect. Il faut un mérite transcendant pour se conserver cet avantage. C'est ce qu'on éprouve à la cour, plus souvent que par-tout ailleurs. Les respects qu'on y reçoit sont toujours mesurés sur le rang qu'on y tient. Pendant la mala-

die de Louis XIV, le duc d'Orléans, désigné régent du royaume, voyoit chaque heure du jour le nombre des courtisans croître ou diminuer auprès de lui, suivant que le roi se portoit ou plus mal ou un peu mieux. Un jour que Louis XIV avoit mangé d'assez bon appétit, il s'apperçut que sa cour se trouvoit presque réduite à ses seuls officiers : Ah ! dit-il, je le vois bien, s'il mange encore une fois, nous n'aurons plus personne.

⁂

Nos plus belles actions prennent ordinairement leur source dans l'amour de nous-mêmes. Quand nous soulageons un malheureux, nous ne faisons que nous épargner une peine, qui est celle de le voir souffrir. C'est une de ces vérités affligeantes

qui terniſſent la gloire de l'eſpèce humaine, qui regarde la bienfaiſance comme une vertu qui honore celui qui la poſsède & qui oblige à la reconnoiſſance celui qui en reſſent les effets. Cependant il eſt abſurde d'exiger ce tribut onéreux pour une action qui nous a fait plaiſir, dans laquelle nous n'avons eu en vue que notre propre intérêt. Celui à qui l'on doit le plus de reconnoiſſance eſt préciſément celui envers qui on ne ſe fait pas ſcrupule d'être ingrat : c'eſt ce mortel farouche dont le cœur eſt fermé à la pitié, & qui ne ſçauroit trouver ſon bonheur dans les plaiſirs qu'il procure.

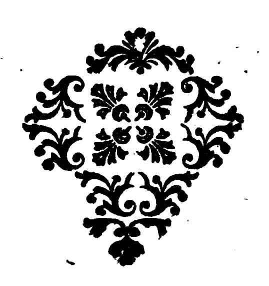


Il eſt nombre de choſes que le commun croit, que l'*eſprit-fort* nie, & dont le philoſophe doute.



Voilà ce que j'ai pensé depuis deux mois que je me suis mis à écrire ce que je pense. Si ces pensées amusent, je m'en réjouis ; mais elles n'auront pas rempli mon projet : si elles ennuient, je serai encore bien plus éloigné du but : si par hasard elles invitoient à penser.... Ah ! je serois très-content, & mes vues seroient parfaitement remplies.

Fin des pensées diverses.





LETTRES.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE BEAUVEAU,

Prince du saint Empire, Grand d'Espagne de la première classe, Lieutenant Général des Armées du Roi, Capitaine de la seconde Compagnie Françoise des Gardes du Corps de Sa Majesté.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont votre Grandeur a daigné m'honorer m'a pénétré de la plus vive reconnoissance. Resserré dans les bornes étroites de mon état, de

vagues aſſurances d'un reſpect profond, d'un zèle ardent, ſont les ſeuls témoignages que je puis vous en donner. J'admire, dans ma ſalutaire obſcurité, l'éclat brillant de la naiſſance, des dignités qui la décorent, des vertus qui l'embelliſſent; ce ſentiment, dont le vulgaire eſt ſi prodigue, eſt celui de tous qui a le moins de pouvoir ſur moi: & peut-être eſt-il flatteur, au fond, d'être admiré d'un être qui juſques aujourd'hui poſſédoit l'heureux don de n'admirer rien!

J'oſe eſpérer, Monſeigneur, que vous recevrez avec bonté l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous envoyer; heureux ſi l'indulgence que le public a marquée pour la première édition rend cette ſeconde * moins indigne de vous être préſentée.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

A Lyon, le 3 Février 1758.

---

* Cléon, ou le Petit-Maître eſprit fort, dont la ſeconde édition a paru à Lyon chez *Aimé de la Roche*, & à Paris chez *Ducheſne*, rue ſaint Jacques.

A M. DE BOISSI,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE*.

IL y a, vous le ſçavez, Monſieur, des règles fixes dans tous les arts. La poëſie, qui tient un rang diſtingué parmi les plus agréables, doit à ſes légiſlateurs l'éclat où nous la voyons. Malherbe oſa lui impoſer des loix & les obſerva lui-même ſcrupuleuſement. Il fut combattu ; le génie plia avec peine ſous un joug ſi rigoureux : mais la difficulté l'anima ; il la vainquit, & des beautés ſans nombre en réſultèrent. Les Racine, les Boileau, & parmi nous cette foule d'auteurs aimables, parvenus à la célébrité dans différens genres ; vous-même, Monſieur, dans ces pièces où l'eſprit s'inſtruit en s'amuſant, où le ridicule eſt peint avec des traits ſi vifs, la vertu avec des couleurs ſi

* Mercure de France, ſecond volume de Janvier 1757, p. 65.

vraies, vous ménagez avec ſoin l'oreille la plus délicate. Perſuadé de votre bon goût, ce n'eſt donc qu'à trop d'indulgence pour ſon auteur que j'attribue votre complaiſance à inſérer dans le Mercure de Décembre la pièce intitulée : *Eſſai ſur l'ame*; non qu'elle en ſoit indigne par le fond : j'en approuve la contexture, j'y trouve même des beautés; mais je ne puis m'empêcher de blâmer l'extrême négligence qu'on y remarque : *ion* dans *aſſertion*, *ier* dans *ouvrier*, ſont employés pour une ſyllabe; *fond* y rime avec lui-même, *portée* avec *ignée*, rime, pour me ſervir de vos termes, à peine ſupportable dans un Vaudeville : appréciez ces deux vers au ſens louche :

> Ce n'eſt point par le corps dont l'argile eſt la trame,
> Qu'on voit naître & mourir. Il faut donc que ſon ame, &c.

Voirnaître & mourir par le corps dont la trame eſt d'argile; quelle métaphore! quel galimathias!

Je finis, en priant M. Ducaſſe de pardonner ces remarques à mon amour

pour la vérité, & je prends la liberté de lui remettre sous les yeux cette maxime du judicieux Despreaux :

Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est
blessée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, le 12 Décembre 1756.

A M. DE VOLTAIRE.

Je suis très-jeune, Monsieur, & l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous envoyer en est, disent mes amis, beaucoup plus estimable. Leur jugement m'est suspect. Je crains presqu'autant les louanges que les satires. La mer sur laquelle je viens de m'embarquer imprudemment est fertile en naufrages. L'envie d'avoir des talens n'en donne pas. C'est un germe qui doit être en nous, que nous pouvons étendre & perfectionner; mais que rien ne peut suppléer. Je pourrois aisément m'aveugler sur cet article important. Daignez,

Monſieur, impoſer des bornes à mon amour-propre, en m'appréciant préciſément ce que je vaux. C'eſt une grace que vous devez accorder à celui de vos lecteurs qui vous rend le plus de juſtice, & qui ſent mieux que perſonne tout le prix de cette candeur aimable, de cet eſprit philoſophique qui conſtituent le caractère de vos écrits. Que j'ai envié de fois le ſort de ces ames ingrates que vous échauffâtes du feu de votre génie, & qui tournèrent bientôt contre vous les étincelles qu'ils y avoient puiſées ! Hélas ! Monſieur, ſi le ſort m'eût mis en leur place, préférant l'amitié du ſage au tumulte des cours, aux folles idées de fortune qui nous maîtriſent, j'euſſe paſſé mes jours à célébrer votre gloire & vos bienfaits.

J'ai l'honneur d'être, ſans affecter ces formules de politeſſe que vous mépriſez, votre ami, puiſque vous êtes celui de l'humanité.

TH. DE C.

A Paris, le 20 Octobre 1756.

REPONSE

REPONSE

POUR M. DE VOLTAIRE.

Monsieur de Voltaire, Monſieur, eſt très-mal depuis quelques jours. Il me charge de vous témoigner combien il eſt ſenſible à votre confiance, & hors d'état d'en profiter. Il a cependant lu votre ouvrage; &, quoique dans l'état où il eſt on ſoit preſqu'auſſi inſenſible aux belles phraſes qu'aux bons morceaux, il a paru très-ſatisfait. Il vous fait bien des complimens, & ne connoît point, à ce qu'il m'a dit, L...., dont vous lui parlez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Vagnier.



A MADAME LA MARQUISE DE MONS....

EH quoi? Madame, au milieu du tourbillon de plaisirs que l'opulence fait naître sur vos pas, que la beauté & les graces y fixent à jamais, les soins d'une toilette, des adorateurs, des ennemies à humilier, une réputation à soutenir, tout cela n'est pas capable de remplir votre esprit. Ce petit mutin porte l'audace jusqu'à vouloir s'instruire des choses les plus sublimes. La philosophie lui plaît. L'immensité d'objets qu'elle embrasse flatte sa vanité. Les Mondes, ce livre si joliment philosophique, vous a donné l'idée de devenir philosophe; & vous me chargez, moi, de vous conduire dans les sentiers étroits qui menent à la vérité, d'écarter, d'arracher à la nature le nuage épais dont elle paroît envéloppée, d'éloigner les ronces & les épines qui ferment l'entrée des sciences à l'esprit humain, & de vous présenter des fleurs, sans autre peine pour vous que de les ramasser

& d'en embellir votre raiſon. Vous voulez que je commence par vous expoſer l'opinion du vuide & du plein. J'obéis : mais daignez ſonger, Madame, qu'il falloit être véritablement philoſophe pour vous donner une idée juſte, claire & préciſe d'une matière ſur laquelle on diſpute depuis deux mille ans, qu'il étoit néceſſaire d'être bel eſprit pour écarter ce que l'érudition a de rebutant, & que je ne ſuis malheureuſement ni l'un ni l'autre.

La plupart des anciens ont cru le vuide néceſſaire ; ils l'enviſagent ſous deux formes principales. Le grand vuide, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, eſt un eſpace immatériel, infiniment étendu & vuide de tout corps. L'autre eſpèce de vuide eſt contenu dans les corps. Le premier eſt incorporel : c'eſt, par exemple, l'étendue qui reſteroit dans une chambre où l'on auroit pompé l'air, & qui ſeroit abſolument vuide de tout corps ; le dernier eſt preſque corporel, comme l'eau qui remplit un vaſe. Epicure, qui avoit adopté la phyſique de Démocrite, ſoutenoit la néceſſité du vuide ; & Lucrece, qui les a

ſurpaſſé tous deux, eſt ſon plus ardent panégyriſte. Les graces du ſtile, ce vernis trompeur, plus ſouvent employé à maſquer le faux qu'à embellir le vrai, ces expreſſions heureuſes, ces tours de phraſe ingénieux, ces traits ſaillans qui conſtituent la belle poëſie ; Lucrece a tout mis en uſage pour ſéduire la raiſon, quand il ne peut perſuader. » La » voix, dit-il, ſe fait entendre à travers » des murs épais, le froid pénétre juſ- » qu'aux os. Les arbres croiſſent, & » leurs profondes racines communi- » quent la ſeve au tronc & aux bran- » ches. Comment, ſi dans ces corps, » ſi durs en apparence, il n'y avoit » point de vuide, de nouveaux corps » pourroient-ils s'y introduire ? Quel- » ques-uns diſent *, continue-t-il, » qu'ainſi que les eaux ouvrent un li-

* Cedere ſquammigeris latices nitentibus aiunt,
Et liquidas aperire vias ; quia poſt loca piſces
Linquant, quò poſſint cedentes confluere undæ :
Sic alias quoque res inter ſe poſſe moveri,
Et mutare locum, quamvis ſint omnia plena.
Scilicet id falſa totum ratione receptum eſt, &c.

Lucretii, de rerum natura. lib. I, p. 13, de l'édition de Couſtelier.

» bre passage aux poissons qui nagent
» dans leur sein & se reproduisent tou-
» jours pour ne point laisser de vuide ni
» devant ni après eux ; de même les
» autres corps peuvent changer de pla-
» ce quoique tout soit plein : mais ceci
» n'est qu'un argument captieux que le
» bon sens n'a pas dicté ; car, comment
» les poissons pourroient-ils avancer au
» milieu d'une masse également résis-
» tante de tous côtés, & où se retire-
» roient les eaux quand les poissons s'ar-
» rêteroient « ? Pour vous rendre cela
plus sensible, supposons un vase rem-
pli de liqueur, dans lequel vous laissez
tomber.... votre flacon, si vous vou-
lez ; c'est donc un nouveau corps que,
suivant le systême du plein, vous in-
troduisez dans un espace déjà comblé
de corps étroitement condensés : il faut
de toute nécessité que ce nouveau corps
occupe un lieu. Qu'arrivera-t-il donc ?
Vous le sçavez aussi bien que moi,
Madame. Votre flacon, composé de
parties dures & solides remportera la
victoire sur la matière fluide ; & celle-
ci lui cedant de bonne grace, passera
sans résistance les bords du vase, & se

répandra en assez grande quantité pour lui faire place. Mais ce fluide, me direz-vous, approche bien de la notion que je commence à concevoir du vuide. En effet, il en a toutes les propriétés, & c'est peut-être un des plus forts argumens dont on se soit servi en sa faveur : pour vous en convaincre, je ne vous demande qu'un petit quart-d'heure de réflexion. On ne doit guère chercher, dans la lecture, qu'à exercer cette faculté de l'esprit, & le meilleur des écrivains est celui qui fait penser.

C'est cependant avec de pareilles armes que les Cartésiens, qui soutiennent que le vuide répugne à la nature, prétendent prouver comment dans leur hipothèse les corps se meuvent librement. Vous ne sçauriez croire, Madame, & il est inutile de vous rapporter jusqu'à quelles absurdités * leur entêtement les a conduits. Qu'il vous suffise de sçavoir que les héros des

---

* Nihil tàm absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.

Cic. de Divin. Lib. II.

deux partis, parmi les modernes, ont été Descartes & Gassendi ; & qu'ainsi un abrégé très-succint de leurs opinions doit renfermer tout ce qui a été dit de plus important sur cet article. C'est la route que je veux suivre. Heureux si je pouvois vous la rendre aimable, & si le desir de vous plaire parvenoit à semer quelques fleurs dans ces lieux arides que la curiosité vous fait parcourir !

L'étendue en longueur, largeur & profondeur, constitue, selon Descartes *, la nature de la substance corporelle, comme la pensée constitue la nature de la substance qui pense. Il s'ensuit que si, comme Locke la prouvé **, la pensée ne constitue pas l'essence de l'ame, l'étendue ne constitue pas la nature du corps ; mais ceci est tout à fait étranger à notre sujet, & je dois surtout en éloigner toutes digressions qui ne pourroient que l'embrouiller.

Vous concevez aisément, Madame, que la substance corporelle consistant dans l'extension, par-tout où il y a de

* Principes de sa Philosophie, *part. I*, *pag.* 38.
** Dans son Essai sur l'Entendement humain.

la matière, y ayant de l'étendue, le vuide ne peut avoir lieu. Auſſi les Gaſſendiſtes, c'eſt-à-dire, les modernes qui ont corrigé, refondu, rectifié le ſyſtême des philoſophes atomiſtes, donnent une autre définition de la nature du corps. Ils la font conſiſter dans la ſolidité & la dureté. Tout ce qui n'eſt pas ou ſolide ou dur, n'eſt pas corps & conſéquemment n'eſt rien. Si, adoptant cette opinion,

> vous voulez concevoir
> Comment tout étant plein tout à pu ſe mouvoir ?

Si vous demandez où ſe retire un corps pouſſé par un autre; c'eſt, vous répondra un des plus zèlés Cartéſiens *, » dans la place du corps voiſin qu'il » chaſſe à ſon tour : celui-ci ſe rejette » ſur le ſuivant, & ainſi de ſuite, juſ- » qu'à ce que la place du premier ſe » trouve enfin remplie «. Ainſi, Madame, en allongeant la main, vous pouſſez une foule innombrable de petits

---

* Anti-Lucrèce, trad. par M. de Bougainville, tom. I, p. 230.

corps; mais quel singulier manège devez-vous leur faire faire quand vous déployez votre évantail, quand vous l'agitez avec tant de grace, & que, tempérant la chaleur de l'air, vous attirez de doux zéphirs, qui se rangent autour de vous en folâtrant, & vous rafraîchissent de leur souffle? Que de mouvement dans la nature! Quoi? ce petit corps, le plus voisin de votre évantail, obligé de quitter sa place, se replie sur le second, le second sur le troisième, le troisième .... que de pulsations pour un coup d'évantail! Qu'en pensez-vous, Madame? ne trouvez-vous pas là philosophie quelque chose de bien singulier?

Quoique vous trouviez des deux côtés de grandes difficultés, je ne sçais trop pourquoi je m'imagine que vous pensez déjà à admettre du vuide dans la nature. La justesse de votre discernement vaut mieux que toutes les autorités du monde. Je ne doute pas cependant que l'opinion du grand Newton ne puisse beaucoup sur vous. Si je vous disois, Madame, que ce philosophe, dont la réputation s'étend aux

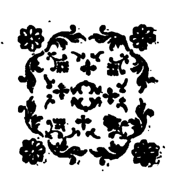
extrémités du monde connu, a cru le vuide néceſſaire * ; ſi je vous diſois que ce ſyſtême eſt généralement reçu ; que c'eſt le ſeul à la mode, que le Cartéſianiſme n'eſt plus de miſe aujourd'hui ; en faudroit-il davantage pour vous décider ? Il eſt vrai que vous ne comprendrez jamais quelque choſe qui, comme le vuide, n'eſt abſolument rien; mais vous aurez la douceur de penſer comme les autres penſent, & de ſuivre, en cette partie, l'opinion des grands hommes qui n'y voyent guère plus clair que vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, le 14 Juin 1758.

---

* Omnino necèſſe eſt ut ſpatia cœleſtia omni materia ſint vacua. *Opti. p.* 313.



A M. DE ***.

Si j'avois à choisir entre les originaux dont vous me parlez, ne doutez pas, Monsieur, que je ne préféraſſe le rôle du philoſophe d'Abdère à celui du trop célébre Héraclite. Ce dernier, qui ne pleuroit pas ; comme nous l'avons cru bonnement pendant quelques ſiècles, avoit pour le moins autant d'amour-propre que Démocrite. Cenſeur inexorable, ſa bile s'exhaloit en propos horriblement cauſtiques contre tout le genre humain. Convenons auſſi que le procédé de tous deux étoit très-déraiſonnable, quand même ils euſſent ſecoué le joug de toutes folies ; n'eſt-on pas blâmable de ſe moquer dans ſa convaleſcence de ceux qui ont encore la fiévre ? Mais il s'en falloit bien qu'ils fuſſent parvenus à cet état auquel les plus ſages aſpirent, & où les plus fous ſe croient parvenus. Leurs ſyſtêmes, monumens éternels de folies & d'erreurs, dépoſent contre au tribunal de la raiſon. Ces ſuperbes édifices manquoient par les

fondemens. Nouvelles difficultés obligeoient à chaque instant à changer de méthode, & ces grands philosophes finissoient par ne plus s'entendre eux-mêmes. C'est ce qui arrivera toujours à ceux qui s'écartent de la sphère de nos connoissances. Le bon sens doit servir de règle au génie. Sans lui on n'enfante que des paradoxes qui n'éblouissent que des sots. On raconte de Démocrite des choses très-surprenantes. On prétend qu'il appella fille un soir celle qu'il nomma femme le lendemain, & qu'il se trouva qu'il avoit raison. On dit qu'il fut redevable d'une longue vie à une exacte continence *, & qu'il prévint le terme que la nature lui avoit fixé. On ajoute à ce sujet que pendant qu'il retranchoit une portion de la nourriture qu'il prenoit tous les jours pour atteindre peu à peu à la destruction de son être, sa sœur, prêtresse de la déesse Cérès, craignant qu'il ne mourût pendant qu'on solemniseroit la fête de la déesse, le pria de retarder quelque temps sa funeste résolution. Ce bon vieillard,

* Venerem damnavit Democritus. *Plin. liv.* 8.

qui n'avoit jamais fait de peine pendant sa vie, n'en voulut point causer après sa mort, & consentit à respirer, pendant le temps que dureroit la fête, l'odeur d'un pain chaud, ce qui le fit vivre jusqu'au temps où il put mourir sans nuire aux plaisirs de sa sœur, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*A C*** près Montreuil sur mer le 10 Août 1756.*

A MADEMOISELLE DE ***.

Vous m'aimez, Mademoiselle, mais vous m'aimez peu. Plus j'examine votre caractère, plus je le trouve conforme à la première idée que je m'en suis formée. Vous pleurez quand je pleure : la pitié a autant de part à vos larmes que l'amour. Vous sentez que vous m'avez fait malheureux. Cela vous afflige. Votre cœur est bon ; &, comme je vous l'ai déjà dit, il a moins de défaut que votre esprit. Vous ne pouvez m'aimer assez .... J'en mourrai, car je ne le sens que trop ; mes forces diminuent, ma

fanté s'altère. Si je n'avois pour vous qu'une legère inclination, qu'un feu frivole, ce que vous avez fait pour moi pourroit me contenter: mais je vous aime, je vous idolâtre. Ah! chère amie: que n'eſt-il des termes plus forts pour exprimer la violence de ma paſſion! Je t'aime, que ce mot eſt foible, & qu'il rend peu ce que je ſens! Jamais, cruelle amie, jamais je ne te verrai dans ce déſordre charmant, fruit des tranſports de la volupté. Je dois étouffer un amour funeſte. Toi-même prends-y garde, ces ſentimens que je m'efforce de te faire partager, ces ſentimens peuvent te rendre preſque auſſi malheureuſe que moi: prends une réſolution dont je veux te donner l'exemple. Regarde-moi.... Ciel! puis-je l'écrire, regarde-moi comme un ami. Oui, je te jure une amitié à toute épreuve. Reprends ton enjouement que je n'ai que trop altéré. Sois heureuſe, ſois contente; ne me diſtingue plus dans la foule importune qu'on voit déjà attachée à tes pas... Je n'en puis plus. Je ne ſçais ce que j'écris. Cet effort horrible..... Il eſt néceſſaire à ton bonheur. Il me

suffit. Mon sort pourroit-il être affreux, si l'unique personne que j'aime m'étoit redevable de la douceur du sien ? Adieu, idole de ma vie ; adieu cruelle amie.

A LA MÊME.

NON, jamais je ne serai parfaitement heureux avec vous, quand même vous seriez capable d'une constance qui demande moins d'irrésolution, plus de fermeté dans le caractère que je ne vous en connois. Quelques jours, quelques semaines, quelques mois d'absence ; un amant fait pour devenir mari.... Ne vous fâchez pas, ne me punissez pas d'avoir osé former ces tristes conjectures : l'amour les cause, c'est à l'amour, & non à l'aigreur à les dissiper. Ecrivez-moi, assurez-moi de ce tendre attachement, qu'à peine vous daignez m'avouer. Hélas ! le billet que vous m'avez envoyé m'a fait croire que vous n'auriez plus de peine à m'en écrire. Je puis donc te l'avouer aujourd'hui, disiez-vous, cet amour que je t'ai caché si longtemps. Sure de votre triom-

phe, vous m'outragez, vous me traitez de la façon la plus indigne. Continuez, Mademoiselle, il m'eſt dur de ceſſer de vous tutoyer, mais vous m'en avez donné l'exemple, & vous ſeriez fâchée, ſans doute, ſi je ne le ſuivois pas. Hélas! paſſez-moi cette réflexion ; je paſſe la nuit à vous écrire, & vous, à l'heure qu'il eſt .... ingrate ; vous ne penſez pas à moi.

A LA MÊME.

VOUS voulez des modèles pour m'écrire. Le ſentiment chez-vous ne peut ſuppléer l'eſprit. Ah ! tendre amie, que tu as d'eſprit quand tu veux. Tu es préciſément dans le cas de Miſtriſs-Fanni. Relis vingt fois celle de ſes lettres que j'ai ſoulignée : toutes ſont l'image & l'ouvrâge de la plus vive tendreſſe. Puiſe-y des expreſſions ; mais peſe les bien, ces expreſſions, & ne les emploie qu'autant qu'elles te paroîtront rendre ce que tu ſens. Te voir, t'aimer, te répéter cent fois que je t'adore, lire dans tes yeux ce que ta bouche ſupprime,

ce que ton cœur ſent, ce que ton eſprit penſe, inventer des plaiſirs, jouir de ces riens délicieux ſi peu faits pour les indifférens, trouver l'univers à tes pieds, chère idole de mon être! Quels momens! Que les jours paſſent rapidement quand on peut vivre deux!

Voilà le ſort que j'enviſage, ſi la conſtance.... Tu crois avoir bien plus de raiſon de te défier de la mienne; tu te trompes. Quoique très-jeune, j'ai acquis, par la connoiſſance du monde, l'expérience que me refuſent les années. Tu es la ſeule qui ait fait ſur moi une impreſſion véritable; je ſuis le ſeul, diras-tu peut-être, qui ait produit cet effet-là ſur toi. Quelle différence! quand vous m'avez connu, ma chère *** n'en connoiſſoit point d'autre; quand vous en connoîtrez..... déjà même..... Vous vous ennuiez en mon abſence: mais où vous ennuiez-vous? dans des lieux où rien ne porte à l'enjouement; où tout vous peint la contrainte & la gêne: & moi, c'eſt dans les compagnies où la joie préſide, où le plaiſir ſe reproduit ſans ceſſe ſous mille formes ſéduiſantes, que je porte l'ennui qui

me dévore. Adieu. Ménagez un inſtant pour nous voir demain. Vous l'avez négligé aujourd'hui. Cruelle amie! que vous méritez de reproches! que je vous en ferois ſi je vous aimois moins, ou ſi vous m'aimiez plus!

A LA MÊME.

C'EN eſt fait, Mademoiſelle, je vais partir accablé de marques d'indifférence, comblé des plus précieuſes faveurs de l'amour; jouet infortuné des caprices les plus ſinguliers. Vous avez pu m'aimer, ne craignez pas de me dire que vous ne m'aimez plus. Que rien ne vous retienne. La vengeance n'entrera jamais dans mon cœur. Cependant, Mademoiſelle . . . .
les hommes ſont faux & méchans. J'oſe vous le dire pour la dernière fois, vous n'en trouverez jamais qui vous aiment comme je vous aimois, comme je vous aime encore, comme je vous aimerai toute ma vie malgré votre ingratitude. Que vous avez bientôt oublié ce que

vous m'aviez promis avec tant de marques de bonté ! Vous m'entendrez peut-être si . . . . Si vous m'aimiez encore ! Non, je ne puis le croire. Adieu, Mademoiselle, adieu.

A Paris, le 4 Avril 1756.

A M. FRERON,

Des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, de Marseille & de Caen.

J'AI souvent remarqué, Monsieur, le soin que vous prenez d'instruire vos lecteurs de tout ce qui porte le sceau du nouveau ou du singulier en quelque genre que ce soit. Il vient de paroître ici un ouvrage qui, au moins de ce côté, mérite votre attention. Si le démon des brochures, déchaîné contre un auteur, prouve en sa faveur, Madame B*, auteur du journal en forme de lettres, peut prétendre aux premières places de la république des lettres. Lyon, qui ne renferme dans son enceinte qu'un

temple isolé, dédié aux divinités du Parnasse, où le pesant esprit de calcul n'a pas encore pénétré : Lyon semble aujourd'hui peuplé de gens à lecture, & de demi beaux esprits. Quelques douzaines de personnes écrivent ; &, le croira-t-on ? presque toute la ville les lit. L'envie a sans doute opéré ce changement qui tient du prodige. Des portraits, dont on a fait de malignes applications, ont attiré à Madame B* la haine générale de son sexe. Elle est dans le cas de la Bruyere, & peut se défendre avec les mêmes armes. Mais quand même on la supposeroit coupable, le comble d'audace où ses ennemis se sont portés, outrage également les devoirs & la décence, la politesse qu'on doit au sexe, les loix de la police. C'est sur le théâtre même que, dans une pièce amérement conçue, indécemment conduite, ils l'ont exposée aux yeux du peuple ; ce corps sans ame qui ne cherche qu'à s'amuser, & qui s'amuse si souvent de ce qu'il devroit respecter. Il est, qui le sçait mieux que vous, Monsieur ? il est un genre de critique qui, séparant soigneusement l'auteur de

l'ouvrage, ne se permet jamais des personnalités offensantes. C'est ce genre qui perfectionne les talens, qui épure le génie. Si les adversaires de Madame B* n'avoient eu l'idée que de déprimer son stile, de censurer ses expressions, de redresser ses pensées, ils auroient pu être utiles ; mais qu'ils sont éloignés de se proposer un tel but !

Si vous ne connoissez pas, Monsieur, comme je le présume *, les épîtres, réponses de Madame de Saint Célérien, &c. j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Permettez-moi de saisir cette occasion de vous faire agréer mes remercimens, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Lyon, ce 11 *Août* 1757.

---

* M. Fréron a fait l'extrait du journal en forme de lettres, mais n'a point parlé des petites pièces que ce livre a occasionnées, & qui n'ont guères franchi les limites du lieu qui les a vu naître. Cependant quelques-unes de ces pièces annoncent du talent. Telles sont l'épître du cher époux, dans laquelle on trouve un badinage très-ingénieux, & assez bien soutenu ; les lettres de madame de saint Célérien, critique fine, enjouée, mais trop souvent injuste. Les autres n'ont guères que le mérite de la méchanceté, d'une façon trop gauche, pour être tirées des épaisses ténébres où elles sont ensévelies.

A M. PEZANT,

Avocat, ſecrétaire perpétuel de l'académie de Villefranche.

JE viens de m'appercevoir, Monſieur, d'une erreur qui n'a pu manquer de me faire tort, même dans l'eſprit des plus indulgens. Vous me devinez ſans doute, vous penſez que je veux parler de cet Eratoſthène que j'ai ſi lourdement placé dans mon remerciment à l'académie; & vous avez raiſon, Monſieur: c'eſt Eroſtrate qu'il faut lire; c'eſt à ce fou célèbre qui, conſumé d'un deſir fanatique de ſe rendre immortel, & ne pouvant guères acquérir l'immortalité que par de grands crimes, aima mieux, en mettant le feu au temple d'Ephèſe, être aſſuré de vivre avec horreur dans le ſouvenir des hommes, que de couler des jours paiſibles qui euſſent laiſſé ſon nom à jamais enſéveli dans une ſalutaire obſcurité; c'eſt à cet ambitieux inſenſé que je voulois comparer le Ci... de G...

& les très-minces copiſtes de ce chétif original. En effet, ces pauvres enfans qui ſe croient tout à coup robuſtes pour avoir pris un peu de bon lait, & qui font inhumainement l'eſſai de leurs forces contre leur nouriſſe, peuvent paſſer, ſans trop forcer la comparaiſon, pour des Eroſtrates modernes, à l'exception de l'immortalité que leur noire ingratitude ne leur donnera pas; car, à la honte de l'eſpèce humaine, ce vice, devenu ſi commun, ſe modifie en tant de façons, ſe reproduit ſous tant de formes différentes, que les ingrats les plus ſignalés ſont preſqu'auſſitôt oubliés que connus. L'eſprit rempli de cette comparaiſon, je mis la main à l'ouvrage: mais, *plus fertile en oubliance que Montaigne*, je fis de vains efforts pour me rappeller le nom de mon perſonnage. Eloigné de ma bibliothèque, & me ſouciant fort peu de mandier une entrée dans celle d'autrui, je m'adreſſai au révérend père bibliothécaire des ***. J'ignore quelle fut l'intention de ce bon père; mais enfin, ce fut Eratoſthène qu'il me nomma*. Voilà, Mon-

* Eratoſthène étoit né à Cyrène. On aſſure qu'il

sieur, l'unique cause de la méprise absurde que l'Académie a dû remarquer dans mon remerciement, & dont je vous prie de faire mes excuses.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Lyon, le 10 Février 1758.

A MADAME LA MARQUISE DE MONS....

QUOIQUE l'histoire d'Abailard & d'Héloïse soit assez généralement connue, je crois vous faire plaisir, Madame, de vous remettre sous les yeux un précis de leurs aventures, qui vous facilitera l'intelligence de la charmante épître que j'ai l'honneur de vous envoyer. Elle est de M. Corano, jeune auteur qui réunit la délicatesse d'Ovide à la mâle vigueur de Sophocle.

---

avoit effleuré toutes sortes de connoissances sans vouloir en approfondir aucune. Ce philosophe, peut-être plus raisonnable que singulier, vivoit vers l'an 276 avant Jesus-Christ, & mourut, âgé de 80 ans, de désespoir d'avoir perdu la vue.

PIERRE

Pierre Abelard ou Abailard étoit un des plus illustres sçavans du douzième siècle. Sa réputation lui attiroit des disciples des extrémités de l'Europe. Comblé de gloire & de richesses, il crut qu'il manquoit quelque chose à son bonheur : il voulut connoître l'amour ; & c'est à cette époque que commencèrent ses infortunes. Héloïse, qu'il choisit pour sa maîtresse, étoit alors dans l'âge le plus tendre, le plus propre à la séduction. Retirée chez un certain Fulbert, que quelques-uns croient son père, & que le plus grand nombre regarde comme son oncle ; cette fille, si célèbre depuis, faisoit remarquer en elle les plus heureuses dispositions à l'étude des langues. Son oncle, qui ne demandoit pas mieux que de les cultiver, accepta avec joie la proposition que lui fit Abailard de le prendre en pension chez lui, & de l'agréer pour précepteur de sa nièce : il lui donna même la permission de l'enseigner à toute heure, & tous les droits qu'un maître peut prétendre sur son écolière, jusqu'à asservir celle-ci à un châtiment humiliant que son âge

& son sexe sembloit devoir interdire à son précepteur. Guidé par la passion la plus effrénée, & profitant des conjonctures favorables que la bonté de Fulbert lui faisoit naître à chaque instant, Abailard ne s'appliqua qu'à gagner le cœur de son aimable écolière. Il y réussit bientôt : les livres n'entrèrent pour rien dans leurs entretiens ; la tendresse en fit tous les frais. Héloïse partagea les transports de son amant. Leurs plaisirs étoient au comble. Le voile du mystère ne put les couvrir longtemps. Ce sont presque toujours les amans qui se trahissent eux-mêmes. Fulbert, instruit de tout, menaça Abailard de la plus terrible vengeance, s'il ne consentoit à épouser sa nièce. Il s'y résolut sans peine ; mais on trouva dans Héloïse une répugnance à laquelle on ne s'attendoit pas. Soit qu'elle envisageât que l'hymen fermeroit à son amant la porte aux dignités ecclésiastiques auxquelles il pouvoit aspirer, soit qu'un excès de rafinement ne lui offrît rien de piquant dans des plaisirs que l'usage pouvoit rendre tièdes & languissans, & qu'elle regardât un engagement comme le

tombeau de l'amour; cette ſingulière perſonne employa toute ſon éloquence à diſſuader ſon ſuborneur de devenir ſon époux. Si ce titre, lui écrivoit-elle, vous paroît plus ſolide ou plus reſpectable, celui de votre amie ſera toujours plus doux pour moi *. Après le mariage, elle nia, même avec ſerment, qu'elle fût ſa femme. Les mauvais traitemens auxquels cette façon d'agir l'expoſoient chez ſon oncle, engagèrent Abailard de la tirer de cette maiſon, & de l'envoyer chez les religieuſes d'Argenteuil, où elle avoit été élevée. Ses parens, outrés de cet enlevement & du deshonneur dont il couvroit leur famille, conçurent le projet de vengeance que tout le monde ſçait, & l'exécutèrent en gagnant le valet d'Abailard qui les introduiſit la nuit dans la chambre de ſon maître **. La juſtice punit ſévérement cette action inhumaine; mais cela n'empêcha pas le pauvre Abailard de

---

* Et ſi uxoris nomen ſanctius ac validius, dulcius mihi ſemper amicæ extitit vocabulum. *Abe.ardi opera*, p. 45.

** Voyez le dictionaire de Bayle, art. *Abailard*.

s'aller confiner dans le monaſtère de ſaint Denys, après avoir donné ordre qu'Héloïſe ſe fît religieuſe à Argenteuil.

Voilà, Madame, ce que l'hiſtoire d'Abailard offre de plus intéreſſant. Les regrets d'Héloïſe ſont le ſujet de l'épître que vous allez lire. Les regrets d'Abailard forment le fond d'une réponſe qui paroît ſous ſon nom, & dont il ſuffira, je crois, de vous donner une idée. On y ſuppoſe que la lettre d'Héloïſe ranime les ſens glacés de ſon malheureux amant.

La voix des remords, qui ſe fait entendre à ſon cœur, n'eſt pas aſſez puiſſante pour étouffer un feu qu'il ſemble que la cruauté du ſort devroit avoir éteint. Les fureurs dont Héloïſe eſt ſans ceſſe agitée, les regrets qu'elle éprouve, les maux qu'elle endure, les combats qu'elle a à ſoutenir, déchirent également le trop ſenſible Abailard.

Cette perte fatale, à l'amour ſi cruelle,
Image de la mort, & plus affreuſe qu'elle;
Excitant nuit & jour ſes larmes, ſes ſoupirs,
Le laiſſent tout en proie à ſes brûlans deſirs.

Epuisé de transports, l'ardeur de sa pensée
Porte encor dans ses sens une flamme insensée.

Quoiqu'Abailard ait bien moins d'esprit dans cette réponse qu'Héloïse dans sa lettre, & que le sentiment qu'on y trouve y paroisse un peu déplacé, l'auteur n'est pas sans talens. Il est heureux sur-tout dans le choix des épithètes. Quand on ne peut être un le Brun, on peut être un Mignard * avec honneur : bien entendu que cet auteur est dans son printemps ; car, s'il a passé quarante ans, faire retraite est, je crois, le conseil le plus salutaire que l'on puisse lui donner. Un écrivain à cet âge ne doit point espérer d'indulgence : dans ses productions l'excellent n'est rien de plus, le bon souvent médiocre, & le médiocre toujours mauvais.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, le 12 Avril 1758.

---

* Deux peintres qui vivoient sous le règne de Louis XIV, mais dont le dernier étoit bien inférieur à l'autre.

A M. DE BOISSI,

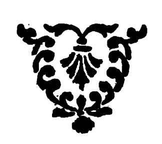
De l'Académie Françoise.

Vous vous intéressez, Monsieur, au progrès des arts que vous cultivez vous-même avec le succès dû aux plus grands talens. Vos conseils, vos éloges, vos critiques soutiennent, encouragent, corrigent les auteurs des productions diverses que chaque année voit éclore dans l'empire des lettres. Partout où vous trouvez le mérite, vous vous faites un devoir de lui rendre justice. J'ose donc espérer que vous voudrez bien insérer dans votre prochain journal ces foibles vers * à la louange de *M. Vadé*. Sa nouvelle pièce m'a paru répondre à la réputation qu'il s'est faite sur un théâtre où l'on n'en acquéroit autrefois qu'en outrageant les mœurs. Le public a revu, avec le plus grand plaisir, les différens personnages qu'il avoit introduits sur la

* Insérés ci-devant, page 13.

ſcène, en différens temps, y reparoître raſſemblés pour témoigner, chacun ſuivant le caractère qui lui eſt propre, la joie qu'ils reſſentent tous également, & qui ne différe que par les expreſſions: les plus groſſières, & peut-être les plus naturelles ont une grace indicible dans la bouche de mademoiſelle Raton, cette charmante actrice, qui ſeconde ſi bien M. Vadé dans le genre poiſſard qu'il a créé; genre qui plaira tant qu'il en réſultera un contraſte, qui ne peut qu'intéreſſer ſur un théâtre conſacré aux plaiſirs qui naiſſent des jeux d'un eſprit aimable, que la folie aſſaiſonne, que le goût épure, & que la nouveauté rend toujours très-piquans.

J'ai l'honneur d'être, &c.



RÉPONSE

POUR M. LE CHEVALIER DE ***,

A la lettre de M. des P. de B. sur les spectacles *.

EN combattant, Monsieur, votre injuste prévention ; zélé partisan du théâtre, je n'en dissimulerai pas les défauts. Il en est sans doute d'intolérables, que je n'entreprendrai point d'excuser : je les connois, non pas comme vous, sur la foi des autres, mais par l'expérience. Vous avez négligé cette voie, qui pouvoit seule vous apprendre la vérité ; un homme, dites-vous, ne doit pas s'exposer sur une rivière, & dans un endroit où il court risque de se noyer, avant d'avoir fait une juste information ; mais que croyez-vous qu'il doive faire après s'être exactement informé ? S'il franchit le pas, la comparaison ne tourne plus à votre avantage ; s'il en

* Cette lettre a paru en 1757.

reste-là, au contraire, il n'aura qu'une notion confuse du terrein & de la nature du danger. C'est justement le cas où vous vous trouvez, Monsieur : il falloit examiner par vous-même ; on ne voit jamais bien par les yeux des autres ; on ne peut rapporter les choses que selon l'idée qu'on s'en forme, & nos sensations sont toutes différentes : d'ailleurs, il est difficile de trouver un homme désintéressé : enfin vous deviez vous exposer au danger, si vous vouliez remporter une gloire solide & méritée. Ne dites point avec saint Augustin, *qui amat periculum, in illo peribit* : car ce danger ne peut rien sur un homme sensé, qui, débarrassé du joug des passions, porte au spectacle un esprit vertueux ; souvenez-vous enfin,

Qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Corneille.

Aviez-vous donc oublié l'utilité de l'expérience ? & pouviez-vous penser que votre décision, sur une matière que vous ne connoissez pas, pourroit

faire quelqu'impreſſion ſur les eſprits ſenſés ? Non, Monſieur, ceux d'entr'eux qui liront votre brochure vous plaindront de négliger la partie la plus brillante de notre littérature, & porteront au ſpectacle l'arrêt de votre condamnation : pour moi je fais plus, j'entreprends aujourd'hui de le juſtifier à vos yeux.

Je commence par examiner la nature des pièces qu'on repréſente au théâtre, & je finirai par le jeu des acteurs : la première partie décidera de la ſeconde ; car la déclamation n'eſt que l'art de rendre au naturel les tranſports de l'ame. Or, ſi ces tranſports n'ont rien de criminel, la déclamation n'aura rien que d'innocent. Vous exceptez vous-même du nombre des mauvaiſes pièces Athalie & Eſther. Mais pourquoi oubliez-vous les Machabées, par M. de la Mothe ; le Poliante, de Pierre Corneille ; Caſſius & Victorinus, de M. de la Grange Chancel ; enfin l'Alzire de M. de Voltaire, pièce qui a réuni tous les ſuffrages, où les doutes mêmes d'Alzire font éclater la ferme croyance de Monthèſe ?

Où trouver plus de douceur & d'humanité que dans Alvarès ? plus de grandeur d'ame qu'en montre Gusman ? Quel modèle de fidélité que la tendre Alzire ! Déchirée par ces sentimens, si puissans sur les cœurs généreux, la religion, le devoir & l'amour ; elle n'ose avouer

Ces foiblesses des sens que sa raison surmonte.
Corneille.

Zamor auroit son cœur, si Gusman n'avoit sa main. Dans ces instans cruels, elle adresse sa prière à l'Eternel:

Les vainqueurs, les vaincus, tous les foibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Qui ne seroit sensible au sort de cette infortunée, qui, loin d'éprouver la tranquillité qu'on lui avoit promise dans une nouvelle religion, est en proie aux plus grands des malheurs ? Son sort arrache des pleurs au cœur le plus indifférent, & les pleurs honorent l'humanité. Tout, dans cette excellente pièce, contribue au triomphe de la vertu ; mais elle n'est pas la seule dans ce gen-

re, & celles que je vous ai citées plus haut en font la preuve. J'aurois tort cependant d'en conclure que toutes ſont bonnes ; car la partie ne doit point ici décider du tout. Je dois vous donner une notion générale ; &, pour y mieux parvenir, voyons ce qui conſtitue l'eſſence de la tragédie. L'amour, l'ambition, la jalouſie, la colère & la haine, ſont les paſſions les plus propres à émouvoir, & les plus en uſage au théâtre. L'amour, cet ennemi redoutable, à qui vous avez déclaré la guerre, y joue preſque toujours le rôle principal ; mais ou il eſt innocent, comme dans Mithridate, Iphigénie, Inès, Didon, Pénélope, Héraclius, & tant d'autres, & pour lors il n'eſt point à craindre ; ou il eſt criminel, comme l'amour de Varus, pour Marianne ; de Phèdre, pour Hyppolite ; d'Œdipe, pour Jocaſte ; alors, loin d'être peint avec ce coloris qui fait chérir la vertu, il paroît dans toute ſa noirceur : Varus le déteſte & en triomphe : Phèdre ſuccombe après avoir longtemps combattu ; mais, loin de ſe glorifier de ſa défaite, elle trouve le poiſon trop lent

pour ſe délivrer d'une vie qu'elle a ſouillée par les plus noirs forfaits : enfin, Œdipe ſe prive pour jamais du jour, dès qu'il trouve une mère dans une épouſe tendrement aimée. En vérité, Monſieur, un amour malheureux, puni par un ſupplice auſſi cruel, loin d'applanir aux hommes le ſentier du crime, eſt bien plutôt capable de les en détourner. En effet, ſuppoſons un amant qui, dans le feu des paſſions, a promis à ſa maîtreſſe de la défaire d'un homme qu'elle aime, mais qu'elle croit devoir haïr depuis qu'il lui eſt infidèle : ſuppoſons, dis-je, qu'aveuglé par ſon amour il ait tout promis, & que le haſard le conduiſe à la comédie le même jour qu'on y doit repréſenter Andromaque ; il écoute avec attention ; il voit dans Pyrrhus ce rival qui lui eſt odieux ; il eſt enflammé comme Oreſte du plus ardent courroux ; Hermione eſt à ſes yeux cette maîtreſſe chérie dont il attend ſa félicité ; le ſacrifice eſt ordonné ; Oreſte tremble, recule, héſite, mais obéit ; il ſort dans le deſſein d'accomplir ſa promeſſe, & vient bientôt annoncer à ſa maîtreſſe qu'il a rempli

ses engagemens : mais quel retour affreux ! Il est accablé des plus cruels reproches, & son Hermione en fureur fuit pour jamais son aspect odieux. Si cet homme est capable de réflexions, s'il fait un juste parallele de sa situation & de celle d'Oreste, ne craindra-t-il pas le même sort que lui ? & cette seule crainte n'est-elle pas capable de lui faire ouvrir les yeux, & de l'arrêter au bord du précipice où la passion l'alloit précipiter ? Voilà donc l'amour justifié ; car vous voyez que, s'il est innocent, il n'en doit résulter aucun mal, si ce n'est par un abus fatal. Hé ! de quoi n'abuse-t-on pas ? Et, s'il est coupable il est toujours puni. On peut en dire autant des autres passions que j'ai citées déjà. Le spectacle nous représente le tableau de la vie civile sous des noms empruntés.

> Quid rides ? mutato nomine, de te
> Fabula narratur.
>
> *Horat. Sat. I.*

Si vous craignez de voir un homme furieux, si vous fuyez l'aspect du jaloux, si vous redoutez les tristes effets

de la haine, retirez-vous de la scène du monde où vous êtes sans cesse exposé à voir de pareils objets; c'est au théâtre, à la vérité, qu'on vous en présente le spectacle le plus accompli; mais c'est aussi là que vous voyez vos foiblesses au grand jour; l'esprit apperçoit les défauts du cœur; & la connoissance des vices est le germe des vertus. Vous voyez donc, Monsieur, que Melpomène n'est pas si à craindre que vous vous l'imaginez. Examinons maintenant si son aimable sœur a plus de pouvoir qu'elle sur une personne susceptible. Premièrement, le jugement de ce philosophe, si cher à ces esprits dissous dans la volupté, me paroît ici un peu suspect. Bayle pouvoit juger d'un ouvrage d'esprit, ou d'une dissertation physique; mais c'étoit à nos directeurs à nous apprendre le changement des mœurs. Cependant, je veux bien en croire le sceptique dont vous adoptez le témoignage: quand même Molière n'auroit corrigé que des petits-maîtres, des misantropes & de faux dévots, n'estimez-vous pas assez la société, pour lui en avoir la plus grande obligation? S'il

étoit prouvé qu'il n'eût pas fait de mal d'ailleurs, oseriez-vous dire qu'il n'a pas fait un grand bien? Non, sans doute, & je vous rends trop de justice pour vous en soupçonner. Je fais plus: je vous avoue même que plusieurs des pièces de ce grand Comique ne répondent point à la pureté du théâtre; d'autres auteurs l'ont profané à son exemple. Les comédiens doivent contenter tous les spectateurs; s'ils ne jouoient que des comédies telles que souhaiteroient les honnêtes gens, leur sale seroit souvent déserte; avec d'excellentes pièces les meilleurs comédiens mourroient de faim. Mais le goût dépravé du libertin doit-il vous empêcher d'assister à ces chefs d'œuvres de l'art, où le ridicule du vice est seul capable de faire aimer la sagesse? Le Misantrope, le Méchant, Esope à la cour, la Métromanie, la surprise de l'Amour, l'Enfant prodigue, le Préjugé vaincu, Mélanide, le Glorieux, Cénie, & tant d'autres, dont les noms me sont échappés, sont toutes pièces où l'on ne rencontre point la moindre équivoque; enfin, Monsieur, au

ſpectacle, comme partout ailleurs,

Pour être vertueux on n'a qu'à le vouloir.
Crébillon.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé la bonté des poëmes, ſoit tragiques ou comiques; mais je veux plus faire encore. Suppoſons qu'ils ſoient vicieux les uns & les autres; en ce cas je ſoutiens que la lecture doit en être plus funeſte que la repréſentation. Vous avez du ſentiment, les beaux morceaux doivent vous toucher; le livre eſt ſous vos yeux; vous méditez, vous avalez à longs traits le venin que l'auteur a répandu dans les vers que vous admirez; enfin, vous faites vous-même le rôle du comédien que vous condamnez ſi ſévérement. Le danger que vous courez eſt donc bien plus grand à la lecture qu'au ſpectacle même; car, quand même je vous accorderois qu'il pourroit faire plus d'impreſſion ſur vos ſens, ce ne ſeroit tout au plus qu'une impreſſion momentanée qui finit avec l'objet qui l'a fait naître; mais la lecture produit un effet bien différent, elle vous préſente ſans ceſſe cette image ſéductrice: vous vous y,

arrêtez : vous la revoyez à toute heure avec un nouveau plaisir. Enfin, si Corneille est coupable, il est plus à redouter dans la solitude d'un cabinet, que dans la cohue du théâtre. Vous le lisez cependant. Que de momens avez-vous à vous reprocher ! Quelle source intarissable de scrupules & de remords ! Mais, non ; soyez tranquille ; le livre d'un honnête homme, où ses sentimens sont gravés, ne peut blesser la plus rigide vertu.

C'est maintenant le lieu de justifier le jeu de nos acteurs. L'immodestie des femmes est, sans doute, une des plus grandes objections que vous puissiez me faire ; je peux vous répondre, à la vérité, que vous êtes tous les jours exposé au même danger. Le beau sexe, aujourd'hui, ne se fait plus scrupule d'abandonner à nos regards ce qu'autrefois la pudeur l'obligeoit de cacher. Du reste tout y est dans la plus exacte décence, & rien n'y choque les yeux. On n'est pas si réservé au foyer : mais vous êtes maître de n'y point aller ; cependant il ne s'y passe rien de grossier.

Amor non talia curat.

Virg.

Je crois en avoir assez dit pour vous faire revenir de votre prévention ; je pourrois encore ajouter quelques raisons pour achever de vous convaincre ; mais je les supprime : c'est à la réflexion à vous les présenter.

Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tutè.

Lucret. de rer. nat.

Si, cependant, vous me demandiez si la comédie est propre à faire mourir en nous l'esprit du péché, & à nous faire rentrer dans la voie du salut, je vous avouerai franchement que je la crois peu capable d'opérer ces miracles ; je la regarde comme un objet indifférent en soi qui peut servir de délassement aux personnes occupées, & d'occupation aux personnes qui n'ont rien à faire ; mais vous auriez tort, je le répete encore, de vous imaginer que je regarde le théâtre comme une école de religion ;

Non, pour changer leurs mœurs & régler
leur raison,
Les chrétiens ont l'Eglise & non pas le théâtre.

Godeau.

Il falloit vous jetter, Monsieur, dans de profondes recherches sur la morale, pour prouver, par des citations, l'anathème prononcé contre les sectateurs du théâtre. J'aurois respecté votre soumission, & je me serois fait gloire de n'y rien opposer *. Cependant j'ai peine à croire que les Pères de l'Eglise, qui condamnèrent les Troubadours, les Jongleurs, & les pièces indécentes que représentoient ces grossiers personnages, proscrivissent si sévérement, s'ils vivoient de nos jours, ces chefs-d'œuvre du dernier siècle; où triomphent la décence, l'esprit & le sentiment.

* Saint Charles Borromée examina lui-même les pièces que l'on jouoit à Milan. Léon X, le restaurateur des lettres en Europe, fit représenter des tragédies dans son palais. Il y avoit, sous le règne de Louis XIV, un banc à la comédie que l'on appelloit le banc des Evêques. Le grand Bossuet fit un livre en faveur de la comédie. Mais que servent ces autorités? Si l'Eglise parle, rien ne peut nous dispenser d'obéir.

Il ne me reste plus qu'à vous faire sentir l'injustice de votre procédé envers M. de Voltaire ; car on n'ignore pas qu'il est l'auteur de l'épître que vous condamnez. Vous deviez réfléchir longtemps sur le choix d'une épithète ; &, si vous l'aviez fait, vous n'auriez peut-être pas donné celle d'impie à l'épître en question. Elle est bien pardonnable au transport d'un poëte & d'un amant, & d'ailleurs les sentimens de l'auteur sont généralement connus. A l'égard de M. Bayle, que vous n'accusez pas avec moins d'injustice, je vous renvoie à l'examen critique des remarques de M. l'abbé d'Olivet sur la théologie des philosophes Grecs. Vous y trouverez les preuves les plus convaincantes qu'on puisse alléguer en sa faveur ; c'est-à-dire le nombre & la qualité de ceux qui s'honorèrent de son amitié.

Vous serez peut-être surpris de ce que je n'ai pas pris la défense de l'opéra dans le cours de cette lettre ; ce n'est pas parce que je crois ce spectacle plus dangereux que les autres, mais c'est que les mêmes raisons que j'ai alléguées

ci-dessus, doivent servir à l'excuser. Si vous ne vous en contentez pas, prêtez l'oreille attentivement, quand vous entendez une agréable symphonie. L'oreille suffit pour justifier la musique. Je finis par un passage que me fournit M. Racine. Je sçais bien, dit-il, que S. Augustin s'accuse de s'être laissé attendrir à la comédie, & d'avoir pleuré en lisant Virgile ; mais qu'est-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la comédie ? Mais S. Augustin s'accuse aussi d'avoir trop pris de plaisir aux chants de l'église ; est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise ?

Je suis, &c.

FIN.

TABLE.

PIECES FUGITIVES.

AVIS.

LETTRES.

Fin de la Table.

